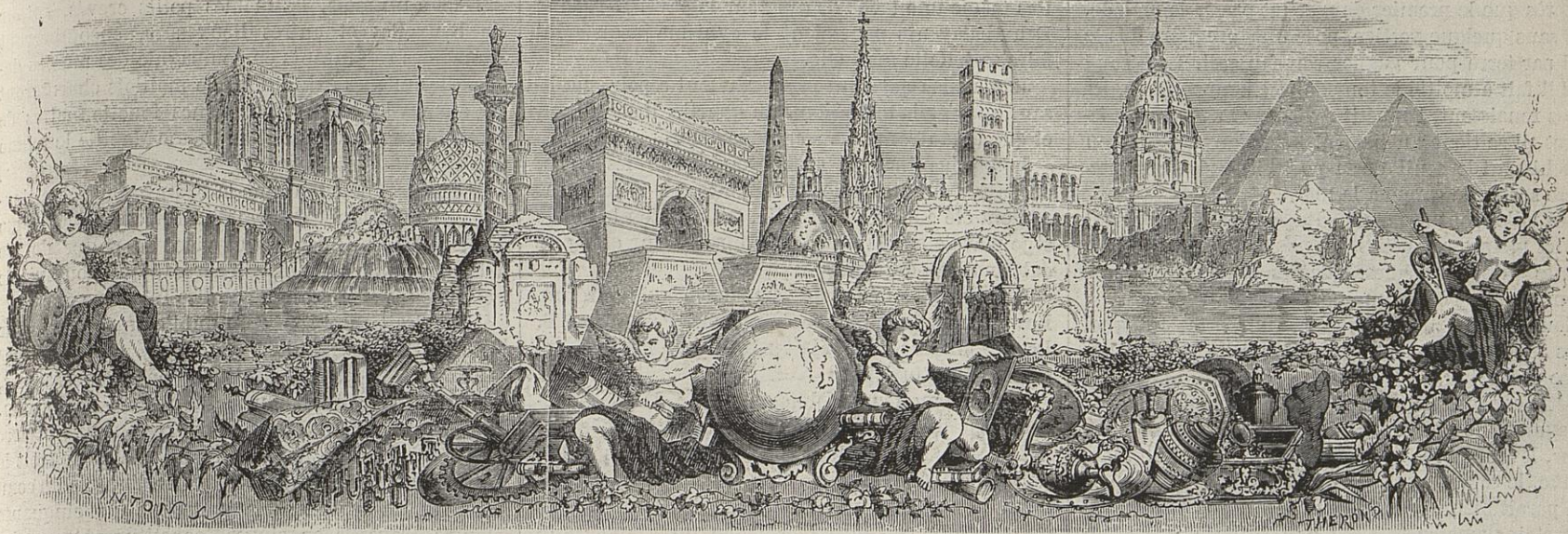


# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera rendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

13, QUAI VOLTAIRE

SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

45<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 742. — 1<sup>er</sup> Juillet 1874

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT

## M. LÉON SAY

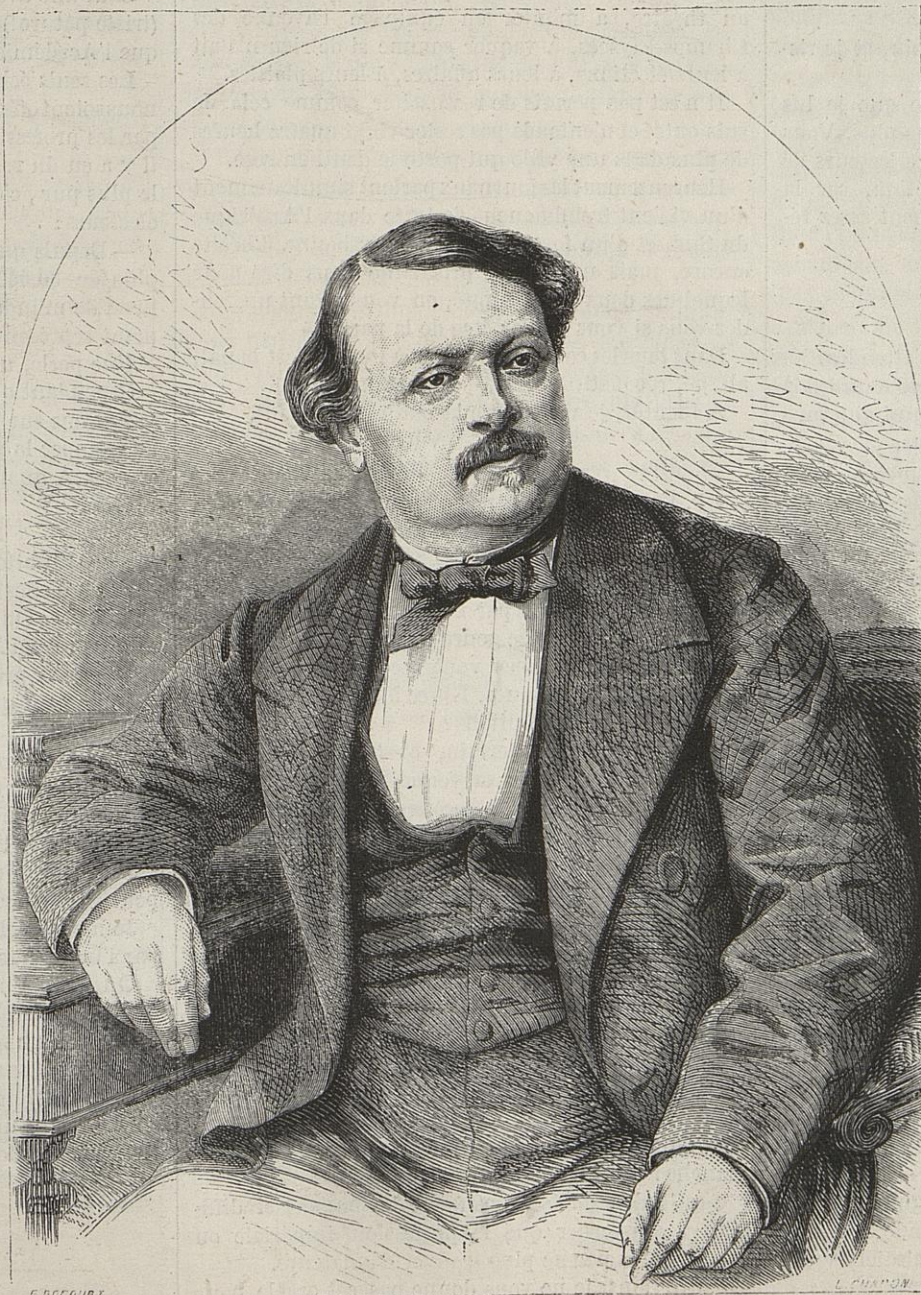
Le nouveau préfet de la Seine, M. Léon Say, est d'une famille où on naît économiste.

M. Léon Say n'a pas failli à cette vertu de tradition, pour laquelle il a des aptitudes spéciales et des qualités intellectuelles remarquables. Sa collaboration au *Journal des débats* et au *Journal des Économistes*, son *Histoire de la Caisse d'es-compte*, publiée en 1848, avaient déjà mis en relief sa compétence dans les questions financières.

Sa position d'administrateur à la compagnie du chemin de fer du Nord avait révélé chez lui une véritable vocation d'administrateur et la maison Rothschild fait grand cas de ses connaissances spéciales.

A ces qualités rares et solides, M. Léon Say sait joindre une facilité d'élocution qui sait éclairer les discussions les plus ardues et faire la lucidité sur les questions les plus embrouillées. Sa parole sans phrases, sans prétentions, nette et empreinte d'une élégance peu commune par le temps qui court en fait un des causeurs les plus agréables et donne à sa conversation le tour le plus intéressant.

M. Léon Say s'était lancé dans la carrière politique en 1869. Il se porta aux élections dans le département de Seine-et-Oise, qui lui préféra



M. LÉON SAY, préfet de la Seine.

M. Lefèvre-Pontalis. Paris a réparé cet échec électoral en portant M. Léon Say à l'Assemblée nationale où M. Thiers vient de le choisir pour remplacer M. Ferry à l'Hôtel-de-Ville.

Il fallait un grand courage civil pour accepter l'héritage écrasant de M. Haussmann et celui de la Commune. Devant des fonctions devenues chaque jour plus lourdes, M. Léon Say, n'a pas reculé. Il a compris que son courage, son patriotisme, sa science lui faisaient un devoir de prendre en main l'administration des finances de Paris, largement podiguées par les hommes du second empire, si rudement éprouvées par l'indemnité prussienne, si compromises par la gestion des communaux.

M. Léon Say relèvera, maintiendra, consolidera même le crédit de la ville de Paris, car il a pour lui son savoir d'économiste, son expérience administrative et son honnêteté.

Le nouveau préfet de la Seine est dans la pleine maturité de l'âge et du talent. Il doit compter quarante-cinq ans à peu près. Sa figure fine et souriante, ses allures empreintes de distinction et de modestie à la fois l'avaient fait désigner depuis longtemps pour la position élevée qu'il occupe et qu'il saura si bien remplir.

LÉO DE BERNARD.



## COURRIER DE PARIS

Avez-vous suivi les phases d'une convalescence?

Après que le premier danger est passé, le malade, non sans quelque vertige, pose une première fois le pied par terre pour gagner son fauteuil. Le second jour il fait à moitié le tour de la chambre. Puis, les forces renaissent, l'appétit revient. On ouvre les fenêtres, il se tient au balcon. Jusqu'au moment où franchissant le seuil de la porte, il exécute sa première sortie, la canne à la main.

Les villes sont des êtres, elles aussi. Elles passent par les mêmes péripéties, les mêmes souffrances, les mêmes joies, les mêmes maladies et les mêmes guérisons que l'espèce humaine.

Nous en avons la preuve dans le spectacle auquel nous assistons et qu'on pourrait appeler la convalescence de Paris.

Cette convalescence-là s'accroît chaque jour par un symptôme nouveau. Le sang recommence à circuler, les membres se dégoûdissent, le cœur fonctionne, le cerveau se reprend à penser.

Il paraît même que la chose se fait trop vite au gré de certains amateurs, ainsi que l'atteste une lettre qu'un hasard a fait tomber hier entre mes mains. Elle gisait non cachetée sur le trottoir, sortie de la poche de quelque passant qui se disposait à la porter à la poste. Je lus l'adresse :

Sir Johnston, esquire,

Strand 114.

London.

Si la curiosité est un péché, je m'en accuse, car je ne pus résister au désir d'entrebâiller l'enveloppe. Elle ne contenait aucune valeur, ma conscience était dès lors tranquille.

Je tirai la lettre doucement par un coin, et je ris-quaï un œil.

Ma foi, je vous l'avouerai, la phrase que je lus ainsi me parut si étrange que je n'y lus plus. Vous me pardonnerez, j'espère, d'avoir mis les lecteurs de ce courrier de moitié dans l'indiscrétion, car la lettre est typique et répond à un sentiment assez répandu, à ce qu'il paraît.

— La voici :

« Mon cher Johnston,

Il est dit que partout, la déception m'attendra.

Comme vous le savez, un irrémédiable ennui fait le malheur et le désespoir de ma vie, ennui que vous comprenez, car vous en partagez le poids.

En quête d'émotions tous les deux, nous faisons naguère partie de cette fameuse *Société des pendus* qui fit tant de bruit à Londres. Mais on ne peut passer tout son temps à se faire mettre la corde au cou, pour se procurer pendant quelques instants des sensations inédites. Notre société périclita, et depuis lors, j'ai vainement promené mon spleen à travers le monde.

Arriva 1870. J'assistai en amateur à toutes les batailles. Ce fut pour quatre mois une distraction comme une autre. Malheureusement, la paix venue, l'existence terre à terre recommença.

Sur ces entrefaites, éclatèrent les événements de Paris. A la première nouvelle de la guerre civile, je ne m'émus guère. J'en ai tant vu pendant le temps que j'habitais la France! Mais quand le télégraphe annonça les perfectionnements apportés à l'élément d'autrefois, ces bruits de fusillades, d'incendies, de cataclysmes me réveillèrent de ma torpeur.

By-god! C'était là du nouveau : deux millions d'habitants se démenant dans les flammes, les édifices éventrés, les ruines, le chaos!

Vous vous rappelez, mon cher Johnston, avec quelle précipitation, je sautai en chemin de fer, sans même prendre le temps de faire ma malle. Pendant tout le voyage, mon impatience fut encore surexcitée par les conversations de mes compagnons de wagon, qui se livraient, à propos de la grande catastrophe parisienne, à des descriptions qui faisaient vraiment dresser les cheveux sur la tête....

Pour la première fois peut-être depuis dix ans, le

cœur me battit quand je franchis l'enceinte des fortifications.

Le lendemain matin, des sept heures, j'étais dans la rue.

Hélas! mon pauvre ami, quel déboire! Cette rue que je me plaisais à me représenter avec ses effondrements pittoresques, ses tranchées sinistres, ses barricades menaçantes, était horriblement tranquille. Pas même une tache de sang sur le pavé. Dérision! Deux balayeurs poussaient le cynisme jusqu'à lui faire sa toilette matinale.

Je n'avais cependant pas perdu tout espoir, me disant que j'étais tombé dans un quartier insignifiant, et que les autres me dédommageraient.

Je m'acheminai, en conséquence, vers les quais, où j'avais ouï dire que des monceaux de cadavres avaient été enterrés pèle-mêle. C'était bien le diable si je n'avais pas la chance de tomber sur quelques exhumations dramatiques.

Les quais étaient tout empanachés de verdure. Les promeneurs circulaient gaiement. Pas un fusillé. Pas un miasme. Tout était régularisé, nettoyé, assaini. J'étais furieux!

Dès lors, mon cher Johnston, je ne fis que marcher de désillusions en désillusions. On ne dérange pas les gens pour de pareilles bagatelles. Sans doute, les boulets ont éventré ça et là les maisons, notamment du côté du Point-du-Jour et de Neuilly. Mais qu'est-ce que cela dure? A peine un kilomètre et puis c'est fini, juste au moment où l'on commençait à s'amuser.

Et les incendies, me direz-vous? Eh! bien oui, deux ou trois ont été assez réussis. Le ministère des Finances, à moitié effondré, m'a fait plaisir à voir. Les Truiteries, l'Hôtel-de-Ville, sont passablement détruits, mais enfin il reste les quatre murs. Ce n'est pas là le cataclysme que j'avais rêvé.

Ajoutez, mon cher Johnston, que ces satanés parisiens sont comme les chats et retombent toujours sur leurs pattes. Les voilà qui se remettent à aller au théâtre, à monter en équipage l'avenue des Champs-Élysées, à vaquer comme si de rien n'était à leurs élections, à leurs affaires, à leurs plaisirs.

Il n'est pas permis de ressusciter comme cela. Je suis outré et n'entends pas rester vingt-quatre heures de plus dans une ville qui porte le deuil en rose.

Heureusement les journaux parlent simultanément d'un violent tremblement de terre dans l'Amérique du Sud, et d'un fort choléra à Pétersbourg. J'hésite encore, mais une lettre prochaine vous dira pour lequel des deux j'aurai opté, en vous fixant un rendez-vous si vous voulez être de la partie.

Dans tous les cas, ne venez pas à Paris. C'est banal, aligné, reconstitué, insupportable en un mot.

A bientôt, je vous serre la main en baillant.

Votre

Arthur Burnng.

« P.-S. — Quand je pense que je n'ai pas même eu la satisfaction de voir fusiller une pétroleuse!... »

— Le certificat de vitalité que sir Arthur nous décerne dans la lettre par nous transcrite, n'est pas le seul hommage de ce genre qui nous soit rendu.

Les têtes couronnées vont recommencer à nous honorer de leur présence. Est-ce à titre d'Exposition universelle des Révolutions?

Ce qu'il y a de certain, c'est que le vice-roi d'Égypte fait annoncer sa venue pour le mois prochain, et qu'à l'heure où ce courrier paraîtra l'Empereur et l'Impératrice du Brésil seront probablement dans ce qui reste de nos murs.

Je ne sais si je me trompe, mais je m'imagine que pour des visiteurs de ce genre les promenades à travers le Paris actuel devront être fécondes en méditations d'une profondeur insondable.

Il doit — toujours si je ne m'abuse — y avoir dans la sensation perçue par eux quelque chose de l'impression du bonhomme célèbre de Gavarni qui, apercevant un buveur couché en travers du trottoir, dit :

— Quand je pense que voilà comment je serai dimanche!

C'est qu'en vérité les peuples deviennent si difficiles à gouverner que la profession impériale ou royale finira par ne plus trouver d'amateurs.

Entre nous, je ne vous donne pas cet oracle pour plus sûr que celui de Calchas.

— Quoi qu'il en soit, le vice-roi d'Égypte, une ancienne connaissance qui a vu Paris en 1867, et qui éprouve le désir de le revoir, ne trouvera pas, je dois l'en prévenir, les choses bien changées au point de vue physiologique.

Ceux qui prétendaient que nos revers nous corrigeraient étaient de simples colporteurs de fausses nouvelles.

D'ici à un mois, les mêmes petits crevés, retour de Bruxelles et autres lieux sûrs, encombreront les mêmes restaurants en compagnie des mêmes dames; les mêmes exhibitions de maillots charmeront les mêmes lorgnettes; les mêmes fonctionnaires de l'avant-deux exécuteront au même Mabilly le même cancan.

Il faudrait pourtant que la France songeât sérieusement à fabriquer désormais d'autres célébrités que celles de ce M. Chicard, qui vient de passer de vieilles à trépas, ou de cette M<sup>lle</sup> Thérèse, qui poursuit le cours de ses exercices de vocalise interlope.

Il faudrait aussi servir au public autre chose que de la féerie à perpétuité.

Je sais bien qu'il y avait des engagements pris, comme par exemple pour *le Roi Carotte* de Sardou. Mais c'est égal, convenez qu'on ressent une bizarre impression lorsqu'après avoir lu à la page trois le récit de quelque arrestation sinistre d'un gredin comique, on apprend à la quatrième que cinquante clowns, travestis en singes, constitueront un des principaux attraits du prochain grand spectacle réservé aux Athéniens de Paris!

Après cela, peut-être faut-il voir là une allusion politique, et les hommes déguisés en singes sont-ils la contre-partie de ces saturnales où tant de singes se déguisèrent en hommes...

— Ce qui paraît devoir se réveiller le plus difficilement, c'est la littérature. Elle est presque aussi lente à reparaitre que la fameuse revue à aboutir.

Sauf une avalanche d'histoires de la Commune (triste pâture!) la littérature reste engourdie, bien que l'Académie française ait renouvelé son bureau.

Les seuls échantillons de style contemporain qui nous soient offerts sont collés sur les murailles envahies par les professions de foi et les placards électoraux. Il y a eu du reste des chefs-d'œuvre en ce genre. Mais le plus pur, c'est encore le candidat qui dit aux électeurs :

— Depuis que je me mets sur les rangs, j'ai dépensé plus de 30,000 francs d'affiches. Ne serait-il pas juste de m'indemniser de ces déboursés en me nommant représentant du peuple!...

Une perle, n'est-il pas vrai?

Cependant quelque charme que puissent avoir ces variations sur l'air de *Prenez mon ours*, il est temps de tremper la plume dans l'encre pour d'autres besognes. A quand le premier volume et la librairie régénérée?

— En attendant c'est la brochure qui fleurit.

L'une d'elles est donnée pour mission de réhabiliter la censure. On peut dire à l'auteur, qui fut censuré, ce qu'on disait à M. Josse. Mais on peut avoir raison dans sa propre cause, après tout.

Seulement que M. Hallays Dabot nous permette de le lui dire: le vice rédhibitoire de toute censure c'est la maladresse.

Qu'une surveillance préventive soit nécessaire, beaucoup le soutiennent. Par malheur dans la pratique toujours la censure s'amuse à chercher la *petite bête* sans conjurer les graves périls que le théâtre peut faire courir à l'ordre moral ou social.

Je me rappelle avoir assisté à une expérience faite par l'inventeur d'un appareil pour dompter le feu.

On alluma un petit tas de copeaux, ce fut éteint en un clin d'œil, mais quand on passa à une maison en bois blanc dressée *ad hoc* l'appareil fit preuve d'une impuissance idéale.

C'est l'histoire de la censure.

Elle éteint une allumette, mais ne peut rien contre les incendies.

PIERRE VÉRON



## REVUE DE LA SEMAINE

La politique n'est plus une science réservée à un petit nombre d'initiés; c'est en quelque sorte le pain quotidien de la vie, la nourriture intellectuelle de cette grande masse d'êtres humains qu'on appelle une nation.

Aujourd'hui que tout le monde intervient dans les affaires du gouvernement et a sa part de responsabilité par la voix du suffrage universel qui donne au vote d'un ouvrier des campagnes la même importance légale qu'au bulletin d'un membre de l'Institut, il est urgent que tout le monde sache quelque chose de ce qui se passe dans le pays qu'il habite, que chaque électeur ait une teinture des questions qui se débattent autour de lui, pour lui et par lui.

Il n'y a plus de classes ayant des privilèges particuliers; il y a la foule, qui manie les mêmes droits, la multitude, qui peut envoyer qui bon lui semble dans le palais où se débattent les destinées de la France, où s'élaborent les lois qui la gouvernent, où se discute le budget qu'elle paie, où se décident les traités qui l'enchaînent. Ne vous semble-t-il donc pas que le moins qu'on puisse faire c'est de répandre un peu partout la lumière sur ce qui se fait, sur ce qui se dit, afin que rien ne reste dans l'ombre de ce qu'il faut qu'on sache, et qu'un peu de clarté pénètre ce vague amas d'illusions, d'espérances, de regrets, d'aspirations, d'erreurs et de vérités dont se compose ce qu'on appelle en langage vulgaire l'opinion publique?

C'est pourquoi, à partir d'aujourd'hui, un bulletin hebdomadaire rendra compte aux lecteurs du *Monde illustré* du mouvement des esprits et des variations de la politique.

Ce bulletin n'aura qu'une prétention, celle d'être sincère.

On peut dire en ce moment qu'il n'y a qu'une question, une seule, la question des élections. D'autres viendront plus tard qui n'auront peut-être pas un intérêt moindre, mais qui ne sauraient avoir un intérêt supérieur. A chaque jour d'ailleurs suffit sa peine, et l'on peut dire que celle des jours derniers a été grande.

Les élections du 2 juillet, voilà donc la grande affaire, non pas seulement de Paris, mais encore de la France entière. Elle les résume toutes, parce que du résultat qu'elles présenteront, l'avenir des autres dépendra. Et ces affaires seront brillantes ou éteintes, et permettront de tout espérer ou de tout craindre selon que les élections seront bonnes ou mauvaises.

Or tout dépendra de ce tout le monde dont nous parlions tout à l'heure. Il a dans ses mains les destinées du pays: il peut les faire pencher vers l'ordre ou les faire incliner vers l'agitation, vers la prospérité ou la ruine.

Question de choix, question de votes.

Les noms qui sortiront de l'urne diront si Paris a rompu définitivement avec les aberrations coupables, les folies sanglantes qui lui ont fait élire pour ses représentants des hommes comme Delescluze et Félix Pyat, ou si les mêmes passions insensées l'égareront encore.

On sait qu'un Comité de la Presse, réunissant un groupe de vingt et un journaux, s'est formé dans le but de centraliser les efforts des amis de l'ordre et de choisir une liste qui, en donnant satisfaction à tous les intérêts légitimes, ralliera tous les suffrages.

On a le droit d'espérer que cette liste l'emportera au prochain scrutin; les bons citoyens ont le devoir de la faire triompher. Il leur suffira pour ce résultat d'avoir de la discipline et de la ponctualité.

Déjà un nombre considérable d'affiches multicolores tapissent les murs. Ce ne sont partout que pro-

clamations et professions de foi. Que de promesses, mais que de loups dévorants qui prennent la cape et le bâton de berger pour tromper le troupeau! Arrachez le masque et regardez le visage, électeurs! C'est aux antécédents qu'on reconnaît l'homme et ce qu'il vaut.

Et trop souvent il ne vaut rien.

D'autres noms s'étalent orgueilleusement sans un seul bout de prose. Comme autrefois ce personnage de la tragédie classique, ils semblent dire: Moi seul et c'est assez!

Un peu trop d'orgueil, ne vous en déplaise, messieurs les candidats!

Et pourquoi d'ailleurs se montrer si fier quand on s'appelle Bonvalet, par exemple. N'y a-t-il pas dans les trois syllabes de ce nom comme un écho du temps où la Commune allumait déjà les torches qui devaient brûler Paris?

N'étiez-vous pas de ceux qui voulaient que Versailles, c'est-à-dire le Gouvernement de la France, capitulât devant l'émeute et traitât avec le comité central?

Que de tendresse alors pour ceux qui, peu de jours après, devaient entasser tant de ruines dans Paris!

M. Bonvalet, élu, serait le représentant de l'insurrection.

Mais M. Bonvalet député demain, pourquoi donc pas après-demain M. Courbet?

Et M. Victor Hugo, lui aussi, ne se mettrait-il pas sur les rangs à la dernière heure? Il y a quelque temps déjà qu'on n'a entendu le tapage de cette prose déclamatoire, où tant de paradoxes s'ébattaient sous tant de vanité!

Une liste de vingt et un noms a été lancée par le comité permanent de l'Internationale. On y trouve entre autres celui de M. Gambetta. Celui-ci dit ceux-là. Il y a des heures, où après les désastres accumulés par la plus folle des vanités et la plus audacieuse des tyrannies, la pudeur, à défaut de souvenir, devrait commander le silence.

Maintenant les heures sont comptées. Il n'en reste plus qu'un petit nombre entre la réflexion et l'action. Il faut savoir si l'on veut que la confiance rentre dans les esprits, et, par la confiance, l'élan dans le travail. Là-dessus, point d'illusions.

Si quelque chose qui de loin rappelle la Commune et ses partisans, la Commune et ses doctrines, la Commune et ses crimes; si quelque cousin politique de M. Rochefort, par exemple, ou un fils idéal de M. Malon sortait de l'urne, on pourrait voir comment se ferment les portes des usines et comme expire le commerce.

Cette fois, le suffrage universel aurait donné une dernière et suprême preuve d'insanité.

Nous avons, il est vrai, la ferme espérance qu'il n'en sera pas ainsi.

La fièvre des élections n'a pas été la seule qui se soit emparée de Paris pendant la semaine qui vient de s'écouler. Il y a eu parallèlement la fièvre de l'emprunt.

Tout le monde s'en est mêlé.

On a pu voir ce qu'était la richesse de ce pays, même après les deux ruines de la guerre étrangère et de la guerre civile. Il a couru aux guichets comme s'il se réveillait d'un cauchemar, joyeusement.

On a vu sortir des vieux coffres de vieux billets de banque qui portaient des dates fantastiques, et des bourses qui semblaient vides ont laissé pleuvoir des monnaies d'or et d'argent qui portaient tous les millésimes.

Que de cachettes ouvertes, que de trésors rendus à la circulation!

Mais jugez! Un fonds d'Etat donnant cinq francs de rente, moyennant la somme de 79 fr. 30 pour ceux qui veulent en acquérir le revenu spontanément, et celle de 82 fr. 50 pour ceux qui veulent échelonner leurs ressources par sézièmes.

C'est une occasion qu'on ne reverra jamais.

Ce jour-là on a surpris à l'œuvre les ménagères et

les banquiers, celles-là fouillant leurs poches et ceux-ci vidant leurs caisses.

Mais aussi quel résultat! En un seul jour l'emprunt couvert! Et quand le ministre des finances demandait deux milliards, le pays, confiant dans la politique de l'avenir et la bonne volonté de tous, lui en a offert quatre. Et le lendemain une bande bleue placée en travers sur les affiches blanches, annonçait à Paris que la souscription était close.

Voilà un succès qui donnera à réfléchir à la Prusse. Mais, qui sait! elle regrettera peut-être de n'avoir pas poussé le pillage plus loin.

L'emprunt souscrit et les élections faites, c'est l'ère de la renaissance qui sonne.

Cependant l'Internationale continue en Europe son petit commerce de manifestes. Elle en émet dans toutes les langues et fonde des succursales dans toutes les capitales.

Elle n'a pas de préjugés, l'Internationale. Soyez imbécile de naissance ou quelque peu fripon, voire même repris de justice par les hasards de la vie, elle vous ouvre les bras et vous tient pour son fils. Son baiser purifie de toutes les souillures, à la condition, toutefois, qu'on soit prêt à toutes les batailles, et que l'esprit de l'adepte ne recule devant aucune ineptie, pas plus que sa main devant aucune fiole de pétrole.

Elle a des commis-voyageurs pour répandre ses denrées parmi les nœuds et les coquins. Il en faut beaucoup de ceux-là pour le bien-être de ceux-ci, et un état-major pour mener les bandes à l'assaut du capital.

Si on la laissait faire l'Internationale serait un jour la pieuvre de l'Europe.

Il est vrai qu'elle promet aux naïfs un apanage perpétuel de paresse et une liste civile payée quotidiennement par la réaction, et aux autres, qui ne croient pas à ces fantaisies, de bonnes places rétribuées par les banques et les caisses publiques aussi longtemps qu'il y aura quelque chose dedans.

A parler sérieusement, quand on cherche au fond de ce fatras de prose que l'Internationale lance dans les journaux qui lui servent de trompettes, on s'étonne que l'esprit humain puisse trouver un pareil assemblage de vieilleries et d'absurdités. Pas une idée, rien que des mots.

Ah, si! En langage politique elle aurait inventé le galimatias, si les économistes de l'école de Babeuf ne l'avaient découvert avant elle; et dans la pratique elle a inventé la démolition par le feu.

En 93 la Terreur avait eu la pioche.

En 71 la Commune, fille aînée de l'Internationale, a eu la torche.

Il y a progrès. L'une va plus vite que l'autre.

Mais l'Europe commence à réfléchir. Il lui semble qu'en laissant à cette société cosmopolite le loisir de jouer cette comédie sinistre dont le premier acte s'est déroulé au milieu des ruines de Paris, elle y courait un gros risque.

Il y a des tempêtes qui peuvent emporter tous les gouvernements avec toutes les institutions. Les pilotes avisent quand ils aperçoivent un point noir à l'horizon et n'épargnent rien pour sauver le navire menacé.

Ainsi fera l'Europe. L'expérience que la France a subie lui servira. Déjà un acte du parlement, siégeant à Florence a supprimé l'Internationale dans toute l'étendue du royaume Italien.

Et l'on sait dans quels termes dédaigneux le grand conspirateur, Mazzini lui-même, l'avait condamnée.

Cet exemple sera suivi.

Mais si l'Europe songe à ses affaires, que la France fasse les siennes. Elle a été la première victime, qu'elle soit la première en défense.

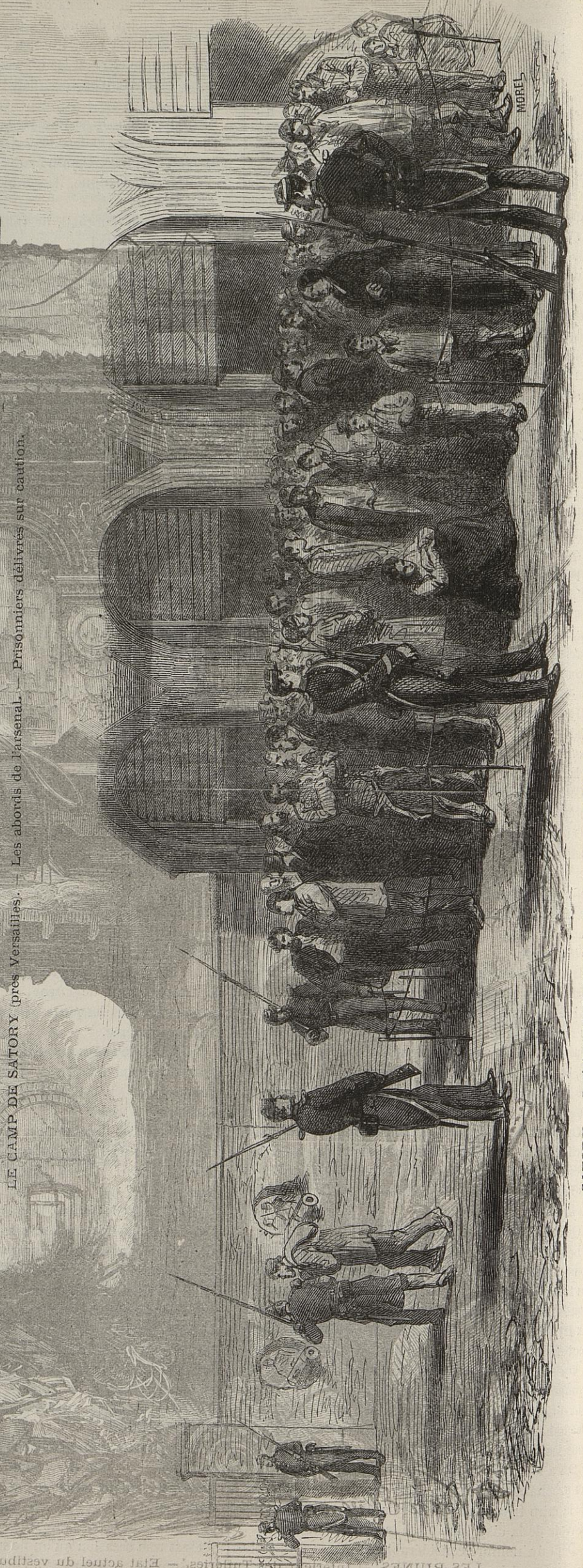
La France est rentrée en possession d'elle-même. Elle a une assemblée à Versailles, une armée à Paris. Elle a la force, et il y a des circonstances où la force assure et consacre le droit.

AMÉDÉE ACHARD.





LE CAMP DE SATORY (pres Versailles). — Les abords de l'arsenal. — Prisonniers délivrés sur caution.



SATORY. — Intérieur de l'arsenal. — Les prisonniers dits « intéressants ». — (D'après le croquis de M. E. DENAQUAY.)

LES RUINES. — Intérieur de l'arsenal. — Etat actuel du vestibule de l'arsenal des Marchaux. — (D'après le croquis de M. E. DENAQUAY.)

LES RUINES. — Intérieur de l'arsenal. — Etat actuel du vestibule de l'arsenal des Marchaux. — (D'après le croquis de M. E. DENAQUAY.)



SATORY. — Intérieur de l'arsenal. — Les prisonniers dits « intéressants. » — (D'après le croquis de M. E. DENARQUEUX.)  
SATORY. — Intérieur de l'arsenal. — Les prisonniers dits « intéressants. » — (D'après le croquis de M. E. DENARQUEUX.)



LES RUINES. — Intérieur des Tuileries. — Etat actuel du vestibule de la salle des Maréchaux. — (D'après nature, de M. VAN ELVEN.)



### LES TUILERIES

Sans être, au point de vue esthétique, un chef d'œuvre architectural, le Palais des Tuileries, dans sa vaste agglomération de galeries et de pavillons édifiés à différentes époques, était un livre ouvert dans lequel les Michelet et les Visconti savaient étudier les développements architectoniques qui se sont succédé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

Chaque époque avait laissé là son empreinte artistique. Depuis le château de plaisance de Catherine de Médicis, bâti en 1564, par Philibert Delorme, jusqu'aux reconstructions encore fraîches de M. Lefuel, chaque règne avait ajouté une pierre à l'édifice.

L'élégant pavillon central de Philibert Delorme et les pavillons d'angle de Bullaut, si bien découpés, si légers avec leurs grandes fenêtres en saillie sur le rampant du toit, et réunies entr'elles par de si fins motifs de sculpture, avaient été bien modifiés, bien gâtés par l'amour des effets fastueux, par le style majestueux et pédantesque qu'Androuet Ducerceau, architecte d'Henri IV, avait rapportés de ses voyages en Italie et qu'il appliqua dans le remaniement des constructions primitives. Dupeirac et Thibault Métézeau, chargés de relier les Tuileries au Louvre, et d'achever la grande galerie du bord de l'eau, avaient complètement abandonné les plans de Ducerceau. Au lieu d'un ordre unique, ils en avaient adopté deux et avaient fait courir d'un bout à l'autre une sorte de demi-étage qui n'empruntait rien au style colossal.

Louis XIV était venu. Comme son prédécesseur et père, Louis XIII, le roi-soleil ne se borne pas à quelques remaniements intérieurs. Il reconstruit le pavillon Marsan, restaure, remanie de fond en comble les autres parties des Tuileries, élaguant bon nombre de détails caractéristiques des règnes précédents, notamment les lanternes d'escalier placées en dehors des façades; brutalisant tous les styles pour agrandir le pavillon central et substituer à l'attique de forme ronde, percée de trois fenêtres en façade qui supportait la gracieuse coupole de Philibert Delorme, la lourde calotte à quatre pans qui vient de s'effondrer sous les flammes allumées par la Commune. Louis Levau et François d'Orbay avaient exécuté ces travaux.

Napoléon I<sup>er</sup> avait commencé à réunir les Tuileries au Louvre, du côté de la rue de Rivoli. Il fit construire cette déplorable galerie septentrionale, lourde et sans style qui, du pavillon Marsan se prolonge jusqu'à la rue de Rohan.

En 1832, le second empire voulut réaliser ce que la République de 1848 n'avait pu exécuter faute d'argent : réunir les Tuileries au Louvre. En quatre ans, M. Visconti édifia les bâtiments à luxuriante ornementation qui encadrent la cour Napoléon III. M. Lefuel vint après qui refit le pavillon de Flore et la galerie attenante jusqu'au pavillon Lesdiguières.

Au point de vue de l'architecture extérieure, les Tuileries étaient donc une œuvre historique précieuse. Chaque monarque y avait marqué son écusson, chaque grand architecte y avait laissé une empreinte de son style.

Les amis de l'Internationale, ces enfants terribles qui ne demandent à être majeurs que pour supprimer leurs aïeux et leurs pères, ont détruit ce grand monument archéologique.

Plus rien aujourd'hui ne subsiste de ce qui était antérieur au règne de Napoléon III. Des pavillons, des galeries de Delorme, Bullaut, Ducerceau, il ne reste que les quatre murs noirs, rougis, rongés et crevassés par le feu!

Tout ce qui était décoration intérieure a été calciné; et les peintures et les sculptures; et les œuvres des Lebrun, des Mignard, des Champagne, des Nicolas Loir, des Noël-Coyvel, des Millet, des Flemael, des Lerambert, des Girardon, des Coysevox! Le fameux plafond de la Paix: *Le soleil sur son char précédé par les heures*; celui de la salle du Trône: *La religion protégeant la France*, les excellentes copies des peintures de la Farnésine, tout est perdu!

Malheureusement perdue aussi cette magnificence du château qu'on appelait la *salle des Machines*. Ce n'était point seulement une magnifique salle de spectacle pouvant contenir six mille spectateurs, c'était la grande salle historique. Là, Louis XIV, qui l'avait fait construire pour la représentation de la *Psyché*, de Molière, avait dansé sur la scène en personne royale. Là, les acteurs de la Comédie-Française, le 30 mars 1778, avaient couronné Voltaire, à la représentation d'*Irène*. C'est dans cette salle que s'était installée la Convention le 10 mai 1793; que Vergniaud, Robespierre, Danton avaient soutenu leurs grandes luttes oratoires; que les sections de la Commune avaient rugi; qu'avait siégé le conseil des Anciens, que Bonaparte avait reçu un parterre de rois.

De ces souvenirs historiques, politiques, plus rien. Plus rien de cette magnifique salle des Maréchaux avec ses colossales cariatides, ses richesses décoratives, ses portraits de généraux vainqueurs et ses inscriptions glorieuses. Si, pourtant, il reste une inscription sur laquelle le pétrole enflammé n'a pu

mordre. Tout autour et sur chaque muraille, les grandes dates et les grands noms de notre histoire ont été effacés par le feu. A côté de nos héros disparus, on ne retrouve plus les noms de leurs victoires, ni la Moscova, ni Austerlitz. De toutes ces inscriptions une seule est restée et c'est: *TÉNA*.

Ces quatre lettres seraient-elles le *Mahé, Theel, Pharès* qu'un doigt invisible doit désormais montrer à l'empereur Guillaume pour lui rappeler la fragilité des triomphes?

Seraient-ce ces quatre lettres que, malgré tous nos désastres et en dépit des incendiaires, tout Français doit avoir incessamment devant les yeux pour se souvenir que si la grande nation a ses jours de défaite elle a eu et peut avoir encore ses grandes journées de victoire?

Voilà donc tout ce qui reste des Tuileries: de grandes murailles calcinées et un nom ineffaçable: *Téna!*

MAXIME VAUVERT.

### LES DOCKS DE LA VILLETTE

Les magasins de la Villette, situés à l'extrémité du faubourg Saint-Martin et dont les vastes bâtiments s'allongeaient sur le quai du canal de ce nom, ont été brûlés par les pétroleuses de la Commune dans la soirée du 26 mai.

C'a été le plus terrible incendie de ces malheureuses journées. Les flammes s'élevaient si haut qu'elles se voyaient de quarante kilomètres à la ronde.

Alimenté par des masses de matières combustibles entassées dans ces entrepôts, le feu s'est mis à tout dévorer. Les bois, les huiles, les graisses, les alcools, les sucres, le coton, les draps, les cachemires, tout flambait à qui mieux mieux.

Il ne fallut que quelques heures pour voir les murs éclater, les toitures s'effondrer dans cette fournaise.

Le commerce parisien entassait là les marchandises pour lesquelles il n'avait pas d'emplacement suffisant. Moyennant une rétribution peu importante, les docks de la Villette emmagasinaient toutes les marchandises, sur lesquelles, au besoin, le négociant ou l'industriel pouvait emprunter, moyennant un certificat d'entrepôt appelé *warrant*.

Les magasins de la Villette étaient pour le commerçant parisien un mont-de-piété; dont trois banquiers spécialistes étaient les commissionnaires.

## FEUILLETON

### CHANVALLON

#### HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR CHARLES MONSELET

Blanche et Guiscard commença; le premier acte fut un peu froid, malgré une reconnaissance et malgré le pittoresque des costumes siciliens, copiés au Cabinet des estampes. Je ne bougeai pas; mais, à deux ou trois reprises, je baillai avec une grande apparence de candeur. Mon voisin de droite, qui ne se méfiait de rien, en fit autant, et bientôt il fut imité par mon voisin de gauche. Je continuai avec expansion. Les bâillements gagnèrent le parterre tout entier; vers le milieu de la pièce, ils avaient escaladé la galerie et ils circulaient dans les loges. Je suivais avec un plaisir malin les progrès de la contagion, dont j'étais le foyer. Vainement les comédiens redoublaient d'efforts pour secouer cet ennui,

dont la manifestation leur arrivait par une multitude de mâchoires ouvertes; il y eut un moment où l'épidémie, franchissant la rampe, vint leur contracter la gorge et resserrer au passage les hémistiches de l'infortuné Saurin. Dès lors, la chute de la pièce fut décidée; je me hâtai d'y porter les derniers coups en baillant plus démesurément que jamais. Cette fois, mon intention n'échappa pas à ces deux exempts.

Celui de droite me dit: — Monsieur le chevalier, nous sommes désolés d'avoir à vous rappeler à la prudence.

— Comment cela?

— Parce que vous bâillez avec une affectation visible.

— Eh bien! si je m'ennuie?...

— Est-ce que vous vous amusez, vous? repris-je. Ils furent interdits.

— Je ne dis pas cela, dit le premier; mais...

— Lé, je ne dis pas cela était sublime; je n'en voulais pas entendre davantage, je m'en tins au je ne dis pas cela; et comme j'avais soulevé un point délicat de controverse sur lequel leur consigne était murette ou plutôt qu'elle n'avait point prévu, ils me laissèrent bâiller jusqu'à la fin. Est-il nécessaire de dire que *Blanche et Guiscard* tomba, ou, pour mieux dire, s'affaissa sous l'indifférence publique, indifférence dont Frétilhon eut sa part, victime, elle aussi, de mon nouveau système de cabale?

— Ainsi finit, à mon honneur, — dit le chevalier de la M\*\*\*, — ce débat si longtemps prolongé. A Venise, je n'en aurais pas été quitte à moins d'un coup

de stylet; mais nous étions à Paris, et la Frétilhon n'avait pas de sœurs à ses ordres.

Une autre actrice, M<sup>lle</sup> Bourgois, célèbre à la fois dans les fastes du Théâtre-Français et dans les annales de Cythère, paraît avoir posé, — à son insu, — pour le portrait suivant, trouvé dans les papiers de Chanvallon.

MARIETTE

Ombages du Palais-Royal, cabinets particuliers de Véry, vous connaissez Mariette!

Vous connaissez Mariette, hommes de trente-cinq ans et de quarante ans, au front dégarni, au carrick opulent, aux bottes à retroussis! Mariette, c'est tout dire; Mariette, la femme qui a compris son temps et que son temps a comprise; Mariette, à qui il ne sera pas pardonné par ceux qui l'ont aimée. Tous ceux de ma génération pourraient écrire sa biographie.

Mais derrière ceux de ma génération, il y a des jeunes gens qui ne connaissent pas Mariette, ou du moins qui la connaissent autrement que nous. Ils l'admirent, éblouis. Et lorsqu'ils contemplant son front si pur, sa bouche encore si fraîche, ses yeux qui ont conservé tout leur éclat, aucun d'eux n'oserait chercher un point noir dans cette existence, une tache sur cette hermine. Braves jeunes gens!

Un d'entre eux, nature loyale et charmante, s'est pris d'amour pour Mariette.



Comme architecture, ces immenses bâtiments n'avaient rien de remarquable. A peine la façade qui s'élevait sur la droite de l'ancienne barrière de la Villette se distinguait-elle des maisons voisines. Habitives avaient été ces constructions, auxquelles la truelle et le ciment des Romains étaient restés complètement étrangers. La perte de la compagnie concessionnaire ne doit pas être irréparable. Tout cela sera vite reconstruit aussi légèrement et bientôt payé par les consignations. Plus sérieuse est la perte des marchandises, qu'on n'estime pas au-dessous d'une trentaine de millions. Sur qui maintenant vont retomber les conséquences de ce sinistre commercial? Est-ce sur les négociants emprunteurs ou sur les banquiers qui ont échangé leurs écus contre les warrants dont la garantie n'existe plus? Il faudra, je le crains, bien des procès pour en décider, et nous ne sommes pas à la veille de voir trancher la question de droit enfantée par l'incendie des entrepôts de la Villette.

M. V.

LA SAINTE-CHAPELLE

Cet éclat pâlit par degrés. A partir du seizième siècle, la chronique de la Sainte-Chapelle devient toute claustrale et tout intérieure. Le relâchement s'introduisit bientôt parmi ses chanoines. On citait leur Chapitre pour surpasser en mollesse l'indolente Cluny, cette Capoue monastique. L'influence du lieu entraînait sans doute dans cet affaîssissement. La somnolence de l'Orient devait descendre de ces voûtes étoilées comme les coupes de l'Alhambra; ces vitraux, colorés comme les fenêtres d'un harem, invitaient aux siestes sans fin. L'oisiveté suffisait d'ailleurs à attiédir la ferveur première de ces riches couvents et canonicats de l'ancien régime, amollis par une béate opulence. Leur vie de cérémonies et de chants, bercée par les rumeurs de l'orgue, passant du chœur au réfectoire, était faite pour engourdir toute activité pensive et morale. Aussi voit-on souvent les Ordres les plus rigides, les Chapitres les plus austères devenir avec le temps de voluptueuses thébaïdes. Parfois un âpre réformateur frappait à la porte du cloître dégénéré, il essayait d'y faire rentrer la discipline primitive, de rallumer la lampe des veilles, de resserrer les crans du cilice dénoué de la règle. Efforts stériles! vaine tentative! Les moines, réveillés en sursaut, se rendormaient bientôt dans leur dortoir, du sommeil des Sept Dormants dans leur grotte.

Ainsi fut-il de la Sainte-Chapelle. Dès 1401, Charles VI était obligé de réformer ses chapelains. En 1520, nouvelle réforme, accompagnée d'un édit sévère de François I<sup>er</sup>. Le Lutrin, de Boileau, nous apprend le résultat de ces tentatives: Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle, Paris voyait fleurir son antique chapelle. Ses chanoines, vermeils et brillants de santé, S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté. Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines, Ces pieux fainéants faisaient chanter matines, Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu A des châtres gâgés le soin de louer Dieu.

Le Lutrin a immortalisé une des nombreuses guerres intestines de la Sainte-Chapelle. Car ce qui caractérisait son clergé, plus encore que sa paresse, c'était l'humour querelleuse et la manie progressive. Ses chanoines valaient les plaidiers de la comédie de Racine. Le simple sommaire de leurs démêlés remplit un volumineux in-quarto. Là encore on peut accuser le génie du lieu; la mystique église avait été accouplée au Palais-de-Justice; la noble chanoinesse avait été mariée à un procureur. L'écho criard des plaidoires se croisait dans sa nef avec le plain-chant des psaumes. Le monstre enroulé de la chicanerie haletait et glapissait en face de son cloître. Un tel voisinage était contagieux. On plaide de gré ou de force quand on loge dans la maison de Perrin Dandin.

Cette querelle du Lutrin n'est guère plus comique dans le poème de Boileau que dans le texte de son dossier, tel que l'a résumé Morand au troisième livre de son histoire.

Le mercredi 4 août 1677, messire Barin, chanoine de la Sainte-Chapelle, fit entendre à la Compagnie que, le dimanche précédent, il avait trouvé devant sa place un pupitre fort élevé, qu'il disoit être une nouveauté; qu'il n'y en avait point eu depuis seize ans qu'il avait l'honneur d'être chantre; que ce pupitre, dont il n'avait nul besoin, l'empêchoit de voir le chœur et d'avoir l'œil sur les chantes; il estimoit que c'étoit une marque d'injure faite à sa personne; pourquoi il l'avoit fait ôter le lundi, premier jour du mois, et avoit donné assignation aux sieurs Cyreult et Frontin, prêtres et sous-marguilliers, par-devant messieurs des requêtes du Palais, pour que défenses leur soient faites de ne plus mettre de pupitre devant sa place, à peine de cent livres d'amende. Sur quoi, acte donné au sieur chantre, requête et signification du trésorier, prenant fait et cause pour les sous-marguilliers, députations et représentations au trésorier, de la part des chanoines, pour l'engager à ne point plaider et

à terminer à l'amiable; réponses du trésorier, soutenant qu'ayant fait mettre le pupitre, selon le droit qu'il en avoit, il ne pouvoit se soumettre à un arbitrage; vues pacifiques de M. le premier président, s'offrant pour médiateur, et de faire remettre le pupitre et de s'en rapporter à lui du surplus; résistance du chantre: il demande du temps, il sollicite ses confrères, les conjure de ne pas l'abandonner et de ne pas souffrir qu'il soit obligé de révoir en place l'objet qui faisoit son tourment; il fait valoir son grand âge, ses longs services, son zèle et son assiduité. La Compagnie le console de son mieux, députa trois chanoines à M. le président, pour le prier de prononcer sur tous les chefs de contestation qui la divisioient, et d'assoupir les différends qui en pourroient naître: c'étoit demander l'impossible. Aussi ce sage magistrat, satisfait de la déférence des chanoines, et ne pouvant pourvoir à tout, fit entendre au trésorier que le pupitre n'ayant été mis anciennement en place que pour la commodité de ses prédécesseurs, il n'étoit pas convenable de l'y faire replacer, s'il déplaisoit à M. Barin; et néanmoins, pour accorder quelque satisfaction au trésorier, témoigne le désir de voir, le lendemain, premier septembre, le pupitre en place, lorsqu'il iroit à la messe, et engagea le chantre à l'y faire mettre. Ses intentions furent secondées de part et d'autre: dès le même jour, le pupitre fut remis à sa place et y resta pendant matines et le grand'messe du lendemain, après laquelle le trésorier le fit ôter.

Quoi de plus comique que l'importance de ce procès-verbal ahuri! Comme on sent que ce Lutrin placé, ôté, replacé, est pour le rapporteur une chose énorme et considérable, de gravité autant que de poids, et qu'à son aspect les châtres épouvantés durent se rappeler le cheval de bois introduit dans les murs d'Iliou!

La Révolution fut fatale à la Sainte-Chapelle; non contente de la piller, elle la ravagea. Ses sculptures tombèrent en partie sous le marteau des iconoclastes. On abattit cette statue de la Vierge, adossée au trumeau de la chapelle basse, qui, d'après une gracieuse légende, avait, en 1304, incliné la tête vers le théologien Duns Scott, agenouillé à ses pieds, pour le remercier d'avoir défendu l'Immaculée Conception; et, depuis, n'avait pas changé d'attitude. On extirpa du portail de la chapelle haute ces mystérieuses figures qui avaient tant fait rêver les hermétiques et les alchimistes, et dont les deux Anges tenant la main, l'un dans un vase, l'autre dans une nuée, pressaient pour recéler la clef du Grand-Oeuvre. Les statues de rois, d'évêques et de saints qui s'alignaient le long des nefs, furent décapitées,

Ce jeune homme, que j'appellerai Saint-Clair, aime Mariette profondément, nuance particulière à notre époque. Un amour profond c'est un amour capable de toutes les folies.

Saint-Clair aime Mariette sans réserve. Il l'aime à en oublier le nœud de sa cravate et la fête de sa mère.

Il l'aime au point de se montrer partout en public avec elle, — épanoui, heureux, fier.

Que de fois n'ai-je pas été tenté de lui crier: — Mais malheureux jeune homme!.....

Et puis je me suis tu, car après tout ce ne sont pas mes affaires.

Laissons faire le temps.

Laissons faire surtout Mariette.

Mariette a été d'abord un peu étonnée de cet amour; — quoique ce ne soit pas son habitude de se laisser étonner.

Dans les commencements, elle se surprenait à regarder fixement le tranquille jeune homme, et ce regard, tout parisien, voulait dire: — Ne se moque-t-il pas de moi?

Mais ce doute a bien vite fondu devant l'éblouissante sérénité de Saint-Clair.

Et peu à peu Mariette s'est laissé gagner par cet amour absolu.

Pourtant quelque chose en elle, dont elle ne se rend pas compte, tressaille et se révolte par moment. Elle se sent presque froissée par cette affection si superbement aveugle.

En présence de tant de confiance, on l'a entendue murmurer d'une voix frémissante:

A la fin, c'est trop fort! Ce quelque chose qui tressaille et s'irrite, c'est la conscience de Mariette.

Dernièrement, Saint-Clair a eu un duel au sujet de Mariette.

Ce n'est que le premier.

Ils se promenaient ensemble dans une contre-allée du bois de Boulogne, après avoir quitté leur voiture. Un impertinent, — russe ou anglais, — venant à les croiser, jeta un bonjour familier à Mariette.

Saint-Clair a relevé le bonjour; Saint-Clair a reçu un coup d'épée. Ces jeunes gens ne font rien à demi!

Pendant huit jours, Mariette, installée au chevet de Saint-Clair, l'a soigné avec une sollicitude sans égale. Cependant elle a gardé un sombre silence pendant ces huit jours.

Et le soir que le médecin a déclaré Saint-Clair tout à fait hors de danger, elle est tombée dans une rêverie profonde.

C'est qu'elle écoute parler sa conscience.

C'est décidé! s'est-elle écriée tout à coup en relevant la tête; dès que Saint-Clair sera guéri, je lui avouerai un amant... rien qu'un!

Ici s'arrêtent les notes manuscrites de Chanvalon. Il ne nous reste plus qu'à raconter les événements qui préparèrent les derniers moments du modeste et érudite souffleur.

CHAPITRE XX

Un beau jour, la Comédie-Française reçut de M. le comte de Rémusat l'ordre d'avoir à partir immédiatement pour Dresde, où se trouvait l'empereur.

L'empereur, après avoir montré ses soldats aux rois de l'Europe, vouloit aussi leur montrer ses comédiens.

Fastueuse impertinence! Fleury, dans ses Mémoires, a donné quelques détails sur la manière dont se fit ce voyage:

« L'ordre de notre départ avait été si prompt, que nous n'eûmes le temps d'écrire à personne, et à peine le temps de faire nos paquets. En vérité, nous avons été menés en vrais régiments qui vont faire une campagne; nous fûmes à l'heure. Tout se trouva réglé, d'ailleurs; on aurait dit que l'intendance militaire avait passé par là. Nous reçûmes chacun trois mille francs pour nos frais de route; ceux qui n'avaient pas de voiture à eux en trouvèrent une à leur porte.

« Le mot d'ordre est: Fouette, cocher! Nous roulons; et roulent autour de nous, tantôt devant, tantôt derrière, les voitures de M<sup>les</sup> Mars, Emilie Contat, Thénard, Mézerai, Bourgoïn — et celles de MM. Vigny, Desprez, Thénard, Michelot, Barbier. Ce sont les courses olympiques; nous nous croisons, nous nous saluons du mouchoir, nous nous accrochons un peu, mais on ne va pas à la gloire sans quelques avaries. »



LES BRISONS DE LA VILLE DE CHARENTON-LE-PONTOISE. — Vue prise de la ville de Charenton-le-Pontoise, pendant l'incendie.

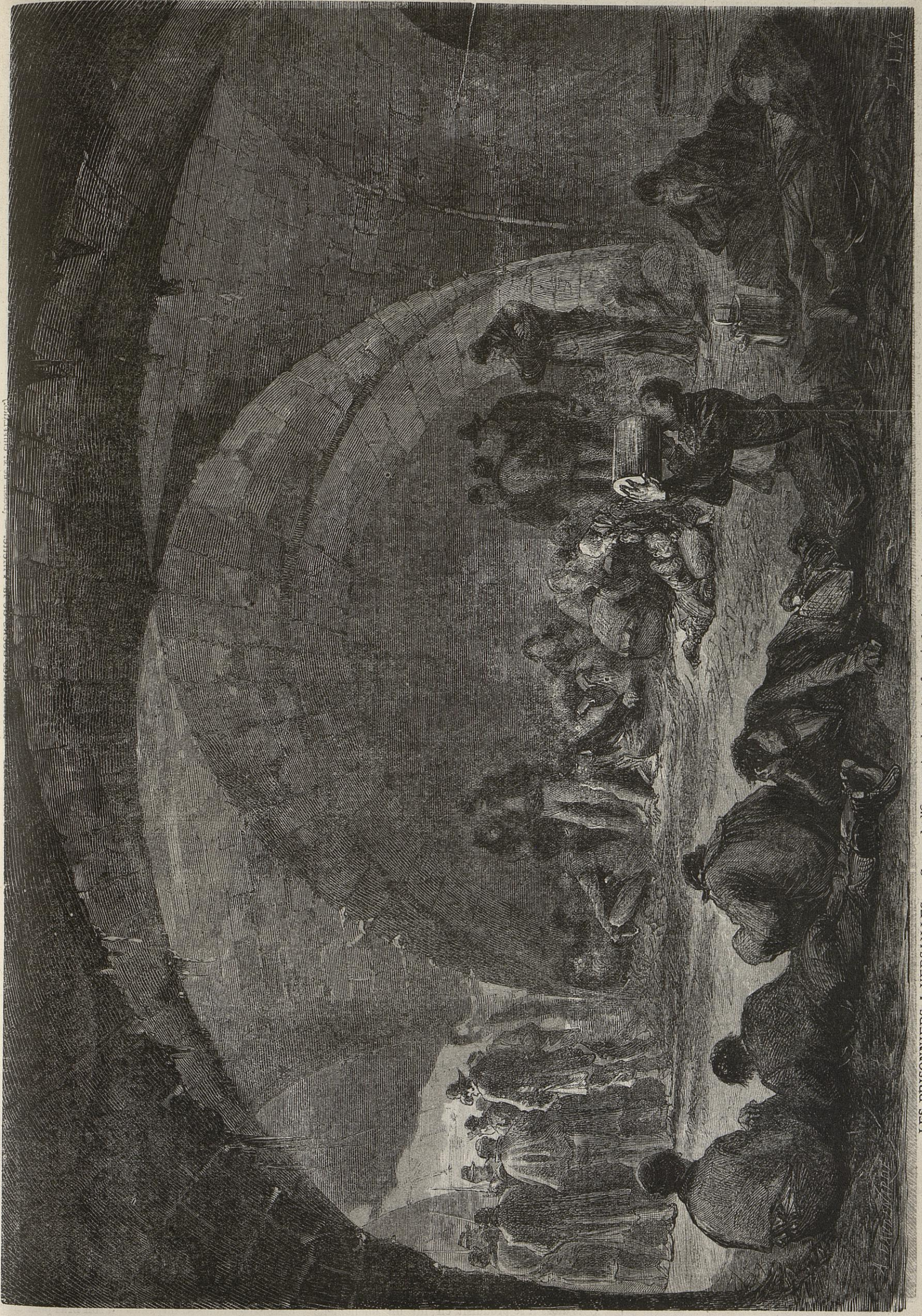


LES JOURNÉES DE MAI. — Incendie des docks de la ville. — Dessin de M. CHIFFREAU.

JULIET 50



LES JOURNÉES DE MAL. — Incendie des docks de la Villette. — Dessin de M. CHIFFRAUD.



LES PRISONNIERS A VERSAILLES. — Caves de l'Orangerie, où sont enfermés les insurgés à surveiller. — (Dessin de M. LIX, d'après le croquis de M. NAUDET, statuaire.)

A. DUBOIS

M. LIX



les premières pour leurs couronnes, les secondes pour leurs mitres, les troisièmes pour leurs auroles. Un club hurla dans le sanctuaire de saint Louis.

En 1803, l'administration jugea que la Sainte-Chapelle était suffisamment ratissée, sarclée, dénudée, pour obtenir une promotion officielle. Elle cribla les murs de clous et de crochets, à travers les archivoltes et les chapiteaux effeuillés, arracha, dans tout le pourtour de l'édifice, un grand pan de vitraux qu'elle fit murer de plâtre, le garnit d'armoires et de casiers à compartiments, et y installa les Archives judiciaires de la République.

Dulaure, dans son *Tableau de Paris*, trouvait cela beau, et estimait qu'en fin de compte, la Sainte-Chapelle n'avait rien perdu à être changée en pape-rasserie. Il s'exaltait de voir des placards boucher des verrières. — « La Sainte-Chapelle, dit-il, est aujourd'hui consacrée à l'utilité publique; elle contient des archives dont les diverses pièces sont placées avec un ordre admirable. Les armoires où elles sont rangées occupent une grande partie de la hauteur de l'édifice et présentent, par leur objet et leur décoration, l'heureux mélange de l'utile et de l'agréable. » — O Prudhomme, tu es éternel!

Ce ne fut que trente ans après, en 1837, que le gouvernement décréta la restauration de la Sainte-Chapelle. Cette grande et délicate entreprise fut confiée à des architectes voués à l'art du moyen âge, pénétrés de ses traditions et de son esprit. Leur tâche a duré plus de vingt-cinq ans; mais pas une pierre fautive ne s'est glissée dans la restitution du chef-d'œuvre; aucun ornement apocryphe n'a altéré sa pure harmonie. Lentement, de la base au faite, la Sainte-Chapelle a pansé ses plaies, recouvert ses membres perdus et repris le « corps glorieux » dont Pierre de Montreuil l'avait revêtu. L'édifice entier fut consolidé; la flèche de Charles VIII s'est redressée dans sa radieuse élégance. Le comble a repris sa crête dentelée; le grand Ange d'or est revenu se poser sur la pointe extrême de l'abside, comme un oiseau céleste qui reviendrait à son nid. Les clochetons ont ceint de nouveau leur couronne royale surmontée d'une couronne d'épines; les statues sont rentrées dans leurs niches, les bas-reliefs dans leurs voussures et dans leurs tympans. A l'intérieur, les colonnes ont revêtu leurs robes de dorure incrustées d'émaux; déblayé du nuage de badigeon qui l'obscurcissait, le ciel étoilé de la voûte s'est remis à luire. Les vitraux crevés ou perdus se sont rouverts comme des yeux splendides: pas une parcelle ne manque à leur écrin lumineux. Les

grandioses figures des Apôtres, d'un style si héroïque et si fier qu'on les croirait de la Renaissance, ont remonté sous leurs dais à tourelles et sur leurs consoles feuillagées. Le dallage s'est recouvert de sa mosaïque historique. La résurrection est complète et resplendissante. Saint Louis, revenu au monde, reconstruirait son église et croirait l'avoir consacrée d'hier.

Sortie meurtrie, mais vivante encore, du marteau de la Terreur, la Sainte-Chapelle, à peine rétablie, vient d'échapper à la torche de la Commune. Que le péril qui l'a menacée serve du moins à la rendre au jour! Depuis trente ans, on la répare et on la restaure; mais on la laisse végéter dans une geôle étroite qui l'étouffe en la séquestrant. Obstruée par de viles mesures, murée par de massives constructions, incarcérée du côté du quai par le lourd bâtiment de la Police correctionnelle, la merveilleuse église est, à la lettre, prisonnière du Palais-de-Justice. Elle git là, enterrée vive au fond de sa cour, comme entre les dalles d'un caveau. Le passant tourne autour de cet enclos monotone, sans pouvoir deviner où elle prend racine. Sa flèche dorée, passant à travers les tuyaux de cheminées et les pointes des toits, semble percer péniblement la grille d'un cachot.

L'incendie qui l'a respectée a détruit en partie les tristes bâtiments qui l'entourent; gardez-vous cette fois de les relever. Rendez à l'air l'église aérienne, à la lumière sa nef lumineuse. Que le feu qui a failli la détruire ait au moins brûlé sa prison!

PAUL DE SAINT-VICTOR.

## COURRIER DU PALAIS

Petit-Jean revenu! Petit-Jean revenu! Petit-Jean revenu! Petit-Jean revenu! Petit-Jean revenu!

Dans ces points qui précèdent ma première ligne, vous pouvez, lecteurs intelligents, retrouver le lugubre récit des événements qui nous ont séparés pendant une année, une année entière. Vous ne voulez pas certainement que je vous raconte mon histoire de chevalier errant; cette histoire est probablement la vôtre, celle de milliers de familles cherchant toujours le repos sans jamais le trouver, les nuits d'insomnie, la respiration pénible, l'oreille tendue pour recueillir avec une avidité désespérée les échos de ce sinistre procès plaidé par les canons, les mitrailleuses, les fusils et les cris des mourants! Il n'y a pas de compte rendu, ni d'analyse possible;

est-il un récit qui puisse lutter de style et de couleur avec les souvenirs de chacun! Je maintiens donc ma ligne de points; elle dit tout, car elle comprend ce que vous et moi avons vu, pensé et souffert.

Et voilà Petit-Jean revenu! Petit-Jean avec sa gaieté modérée, mesurée sur la tristesse des sujets qui sont sa spécialité, avec son désir d'impartialité, avec son amour et son respect profonds de la loi, le salut de tous, il le croit et il l'espère. Loi violée d'en bas, horreurs, terreurs et misères; loi violée d'en haut, exemples déplorables et responsabilités terribles! La loi toujours, la loi quand même et pas d'exceptions! Si la loi est mauvaise il faut la changer, il faut en faire une autre; mais, jusqu'à là, il faut la respecter et faire qu'on la respecte en donnant l'exemple.

Et voilà Petit-Jean revenu! Je continuerais ainsi longtemps, si je ne craignais de m'honorer d'une importance ridicule. Amis lecteurs du *Monde illustré*, n'avez-vous pas oublié mon pauvre petit pseudonyme au milieu de ces tempêtes? Que sont devenues mes infimes colères, contre les plaidoiries mal mesurées, contre les experts qui se transforment en augures infallibles, contre les aliénistes, contre les plaidours à réclames, contre...? Voilà toutes mes théories, haïssées, englouties, oubliées. Je ne me fais pas d'illusions, je sais bien que les purs amants de la vérité et du sens commun gâchent avec leur esprit, quand ils en ont — de petites chapelles sur le sable et qu'il n'est pas même besoin du grand vent qui vient de passer pour effacer des traces aussi faibles; aussi je recommencerai avec patience, avec indépendance mes constructions chancelantes, avec le modeste espoir que mes ruines et celles de bien d'autres finiront par composer un terrain solide pour de grands esprits à venir.

Pendant un an, je n'ai pas fait de journaux, mais j'en ai lu, — que voulez-vous? une vieille habitude! Et il m'est arrivé un jour de lire que, dans un département, je ne sais plus lequel, un nommé Petit-Jean, avait été condamné à mort, pour assassinat, et exécuté!

Je vous affirme que ce n'est pas moi! Ainsi, ne vous alarmez point; je ne vais pas refaire le dernier jour d'un condamné.

J'avais aujourd'hui quelque scrupule en écrivant en tête de cette chronique: *Courrier du Palais*. Naturellement j'avais fait, en arrivant à Paris, le tour de mon domaine, et j'ai marché sur des décombres, sur des poutres et des pierres calcinées. L'ancienne chambre de parlement, dans laquelle siégeait la cour de cassation, la nouvelle cour d'assises, la ga-

Ce n'était là que la troupe de comédie. La troupe de tragédie partit quelques jours plus tard. Chanvallon se trouva être naturellement du voyage; il en parut fort content.

On arriva à Dresde, où son logement avait été retenu à l'avance, comme celui de tous les autres.

Qu'auraient pensé de cette façon de déplacement les héros du *Roman comique*?

Dresde offrait alors un spectacle magnifique, inouï. Dresde regorgeait de souverains, de princes, de puissants. C'était comme une avalanche de couronnes et d'écussons. Les rues étaient encombrées de carrosses armoriés; on ne pouvait faire un pas sans se heurter à une Altesse.

Nos militaires remplissaient les places, les promenades, les cafés. Ils étaient superbes.

Leurs physionomies offraient cette assurance, cette animation que donne le sentiment du triomphe. Le théâtral de leurs uniformes rehaussait encore leur bel air.

L'empereur avait voulu que sa Comédie-Française jouât trois fois par semaine à la cour.

Ces représentations furent éblouissantes; ce fut là qu'on vit ce « parterre de rois » dont nos pères nous ont si souvent parlé avec enthousiasme.

Je ne parlerai pas du succès obtenu par nos comédiens; ce succès fut relativement modéré; on comprend que le spectacle était plutôt dans la salle que sur la scène.

Quoique assez indifférent, par profession et par caractère, Chanvallon, à l'une de ces représentations, ne put résister au désir de jeter un coup d'œil dans la salle.

Pendant un entr'acte il sortit de son trou, mais au lieu de se diriger vers le foyer, ainsi qu'il avait l'habitude de faire, il alla prendre place, discrètement, dans un angle de l'orchestre des musiciens.

C'était splendide, en effet!

Après cinq minutes d'admiration, Chanvallon allait se retirer, lorsqu'il fut retenu par quelques propos échangés derrière lui, dans une loge d'avant-scène.

C'étaient deux hommes, un haut fonctionnaire saxon et un jeune attaché d'ambassade français qui causaient, sans se douter qu'ils pouvaient être entendus.

Leur entretien n'avait d'ailleurs aucun caractère mystérieux.

Le Saxon se faisait nommer par le Français les spectateurs qui lui étaient inconnus.

— Quel est cet officier supérieur dans la loge d'en face? demanda-t-il.

— A côté de cette jolie dame un peu pâle, qui agit un éventail noir? ajouta l'attaché d'ambassade.

— Précisément.

C'est le général Lafosse, un des plus brillants aides de camp de Sa Majesté Impériale.

— Et cette femme?...

— Est la sienne.

C'étaient ces paroles qui avaient cloué Chanvallon à sa place.

Sa respiration s'était arrêtée. Il dirigea son regard vers la loge désignée.

Mais alors il se produisit en lui un phénomène

qui se manifeste chez les gens trop avides de voir.

Il ne vit plus.

Ses yeux se troublèrent et s'emplirent d'un brouillard humide.

Il lui fallut quelques secondes avant de recouvrer le plus précieux des sens.

Puis, lorsque la perception lui en fut revenue, il n'eut pas de peine à reconnaître la personne qui avait joué un si grand rôle dans la première moitié de sa vie.

C'était bien elle!

C'était Louise de la Ville-Heurtant, marquise d'Ermeil....

Chanvallon fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer à la balustrade qui séparait les musiciens des spectateurs.

Ce premier moment donné à la faiblesse physique, il reporta son regard sur la loge qui contenait une si grande portion de lui-même.

Il regarda longuement, attentivement, douloureusement.

Il s'abîma dans un examen plein de souvenirs.

Les années et la maladie avaient marqué leur passage sur les traits de Louise; mais il lui restait encore la grâce de l'attitude, la noblesse du front.

Elle était vêtue richement, comme toutes les femmes ce soir-là; les diamants couraient dans ses cheveux, mordillaient ses oreilles, serpentaient sur ses épaules.

A la voir ainsi parée, Chanvallon se rappela les jours où elle était habillée d'une modeste robe d'indienne et où elle se suspendait à son bras pour aller



lerie qui reliait le vieux palais au palais moderne, passant devant la Sainte-Chapelle et ayant façade sur le boulevard, comprenant à ses différents étages les bureaux du parquet, les cabinets des juges d'instruction, les greffiers, la 7<sup>e</sup> et la 8<sup>e</sup> chambre correctionnelle, etc., etc., tout cela est à l'état de squelette déformé; il n'y a plus ni fer ni bois; il ne reste que des encintes de pierres de taille enfamées et noircies, vomissant des flots de gravois, de poussière et de cendre. L'ancienne 6<sup>e</sup> chambre, ainsi que la chambre des expropriations, située au-dessus, sont seules intactes, avec les vestibules et les escaliers. Je révoque à la description, car ici les plumes sont impossibles, c'est aux crayons à faire leur office.

Dans notre salle des Pas-Perdus, le centre si cher aux chroniqueurs judiciaires, j'ai revu les robes d'avocats, et j'ai retrouvé nombre de visages amis; mais quelle tristesse... et quel silence significatif!

Les chambres correctionnelles, septième, huitième, neuvième et dixième, siègent tour à tour depuis quinze jours environ, mais sans auditoire. Les curieux et ces vieux habitués dont je crois vous avoir décrit les mœurs, qui nous semblaient des cariatides inébranlables, aussi nécessaires à la tenue d'une audience que les audenciers et les gendarmes, ont eux-mêmes disparu. Avant-hier, un avocat, M<sup>e</sup> Tournellier, a prononcé la première plaidoirie qu'on n'ait entendue depuis bien longtemps. De quoi s'agissait-il donc? c'est tout au plus si je m'en souviens, tant j'étais absorbé, abasourdi par l'aspect de ce palais délabré! Il y avait là, je crois, une douzaine d'individus, prévenus de détournement et de recel de bois de construction, ou plutôt de démolition, devenu bois de chauffage pendant le siège de Paris.

On m'avait donné le conseil — conseil que je trouvais alors fort sage — de rechercher tous les procès plaides et jugés depuis un an et de vous en faire une analyse succincte, mais, mis en présence de cette tâche, je ne me sens ni le désir ni le courage de la remplir. Vous me saurez gré, j'en ai l'espoir, de l' laisser de côté, et pour jamais, le rêve pénible qui pèse sur nous et de tourner mes regards et les vôtres vers ce petit rayon de soleil, encore bien pâle, qui nous annonce le réveil et un jour nouveau. Hélas! ne va-t-il pas devenir nécessaire de renfriser dans ces ténèbres pendant assez longtemps pour vous expliquer convenablement les causes nouvelles! Dans les premiers jours de juillet, commenceront à siéger les conseils de guerre à Versailles et alors il nous faudra bien parler du siège de Paris et du règne de la Commune. Pendant un grand mois, si ce n'est plus, Petit-Jean sténographe assistera tous les jours

à des audiences de 8 et 9 heures. Il s'y résigne et il vous prie, vous lecteurs du Monde illustré qui depuis sept ans avez été de doux juges, de lui conserver votre indulgence des temps passés.

Donc, à bientôt,  
PETIT-JEAN.

LES PRISONNIERS

Une apostrophe malencontreuse du général Changarnier fit, en 1848, la renommée historique de Satory.

Dans cette vaste plaine qui avoisine Versailles, campaient alors de nombreux régiments que visitait souvent le Président de la République, le citoyen Louis Bonaparte. On racontait même que le chef de l'État, dans un but facile à deviner, prodiguait aux soldats les cigares et les paniers de campagne. L'Assemblée législative s'émou de ces prodigalités intéressées et l'affaire fut portée à la tribune. C'est ce jour-là que dans un mouvement oratoire malheureux, le général Changarnier s'écria: Représentants du peuple, délibérez en paix. Mon épée saura au besoin vous défendre contre les hordes des prétoriens en délire.

Les prétoriens en délire étaient les soldats qui, campés à Satory, buvaient le moût présidentiel.

Quelques jours après la harangue du général, le coup d'État était chose faite; les représentants du peuple, non-seulement ne délibéraient plus chez eux, au palais Bourbon, mais étaient déportés, emprisonnés, exilés. Le général Changarnier avait gagné la Belgique. Ceux qui avaient été les instruments du 2 décembre étaient précisément les prétoriens qui la veille campaient à Satory.

Depuis cette époque, le camp de Satory avait peu fait parler de lui. Il était redevenu un simple champ de manœuvre, laissant au camp de Châlons tous les faciles triomphes militaires des généraux Frossard et Lebœuf.

L'insurrection communautaire de Paris vient de mettre une fois de plus le camp de Satory en évidence. Des caves du palais de Versailles, les insurgés ont été dirigés dans la plaine qui s'étend à l'ouest de Versailles. On les a parqués, entassés dans ce vaste parallélogramme entouré de murs qui, en temps ordinaire, sert d'entrepôt aux approvisionnements du camp et qu'on désigne sous le nom de magasins de l'arsenal.

Les denrées et le matériel militaire ont été enlevés

des magasins et hangars pour faire place à la marée toujours montante des prisonniers. Lorsque les bâtiments ont été remplis, on a mis les communs dans les cours, à la pluie, au soleil; les pieds dans la boue, la tête exposée aux insulations de juin. Quelques boîtes de paille, bientôt détrempées par les averses incessantes, forment tout le mobilier de ces prisonniers dont les traits sont émaciés par les fatigues et dont les uniformes sont en guenilles.

Pour le sexe faible, qui s'est montré si féroce dans les derniers jours de l'émeute, pour les pétroleuses, les cantinières intraitables, les Théroigne de Méricourt de la Commune, on a eu plus d'égards. Ces viragos ont été enfermées dans le hangar situé dans la cour à droite. Il y a des portes et des fenêtres. Elles peuvent s'abriter du vent et de la pluie. Leur aspect n'a rien de séduisant et ces créatures n'ont de la femme que le nom. Un grand nombre renonçant aux habits de leur sexe, se sont fabriqués des costumes militaires où l'immodeste lutte d'audace avec le grotesque. Ce sont des pantalons de drap à bandes rouges, des tuniques d'uniforme à parements rouges démesurés. Et tout cela est sale, sordide. On dirait que ces mégères batailleuses ont traîné leurs fureurs depuis Forbach jusqu'à la prise de Paris. Au milieu de ces héroïnes de la barricade et de l'incendie s'en trouvent d'autres nippées de haillons de soie dont la vue fait plus mal encore. Il y en a parmi ces communaises qui demandaient l'émancipation de la femme, qui la prêchaient dans les églises profanées. Leur aspect d'aujourd'hui n'est pas fait pour enflammer le zèle des Don Quichotte socialistes qui auraient pu rompre des lances en leur honneur.

Ce ramassis d'hommes déguenillés, à la barbe longue et salie de poussière; cette cohue de femmes flétries, rageuses, farouches, donnent un triste aspect aux magasins du camp de Satory.

Le séjour de ces révoltés en cet endroit ne sera pas de trop longue durée. Le nombre des prisonniers diminue tous les jours. On en a évacué déjà une partie sur Saint-Cyr, une autre sur l'Orangerie, une troisième dans les forts ou sur les pontons.

Dans les premiers jours il y eut à Satory quelques tentatives de révolte. Les bataillons de gendarmes, armés de chassepots et de revolvers les eurent promptement réprimées. On n'eut pas à recourir au terrible fonctionnement des six mitrailleuses qui, placées dans les embrasures pratiquées dans les murailles, tournaient leurs gueules sur les cours et pavillons où étaient parqués communs et communaises.

À Satory les prisonniers subissaient un premier interrogatoire. Selon le plus ou moins de culpabilité

se promener dans les bois de Clamart ou de Fleury. Pour tout le monde, ces jours s'étaient appelés la Terreur; pour Chanvallon seulement ils s'appelaient le Bonheur.....

Il y avait quelques instants qu'il s'abandonnait à cette contemplation, lorsque Louise sembla tressaillir. Elle se sentait regardée. On connaît cette prédisposition magnétique chez certaines natures délicates à l'excès.

Ce fut d'abord une inquiétude légère, une ombre fugitive répandue sur son visage, un battémeut involontaire des paupières.

Elle prit la longnette des mains de son mari et commença à chercher à travers la salle.

A plusieurs reprises, Chanvallon, haletant, prêt à se frahir et à lui crier: C'est moi! Chanvallon sentit passer devant lui l'éclair de son regard sous le verre.

Mais pourquoi ce regard se serait-il abaissé dans un coin de l'orchestre des musiciens? Est-ce que les grandes dames ont l'habitude d'aller chercher à leurs admirateurs?

Pendant ce temps, l'entretien continuait toujours dans la loge à laquelle Chanvallon était adossé.

Ne trouvez-vous pas, disait le saxon au français, que M<sup>me</sup> Lafosse lorgne beaucoup de notre côté?

En effet; on croirait qu'elle comprend que nous venons de parler d'elle....

Et de faire son éloge. Son mari lui adresse bien rarement la parole.

Cette froideur apparente entre époux est depuis

quelque temps fort à la mode en France, dit le jeune attaché d'ambassade; on affecte de ne pas se connaître, d'être étrangers l'un à l'autre; cela passe pour la suprême distinction.

— Encore quelle importation britannique, sans doute.

— Je le crois. Néanmoins, le ménage Lafosse jouit de la réputation d'un excellent ménage. La générale se conforme scrupuleusement au précepte légal: «la femme doit suivre son mari.» Jamais le plus petit soupçon ne l'a effleurée. De son côté le général est le meilleur des hommes. Brave et bien en cour, il sera duc au premier jour.....

Ce dialogue, dont Chanvallon n'avait pas perdu une syllabe, fut interrompu par les trois coups du régisseur annonçant la reprise du spectacle.

Ils ramenèrent le souffleur au sentiment de son devoir.

Après avoir mis toute son âme dans un dernier regard à Louise, Chanvallon regagna son trou en chancelant.

— A présent que je l'ai revue, murmura-t-il, je n'ai plus rien à demander à la vie....

La représentation s'acheva, magnifique, comme elle avait commencé.

Un incident seul apporta quelque confusion à la sortie des spectateurs.

Le flot des robes de satin, des dentelles, des plumes, des pelisses, des broderies d'or et d'argent, fut, un moment, traversé au bas de l'escalier, par un groupe d'employés portant un homme dans leurs bras.

— Place! place! criaient-ils; de l'air... il lui faut de l'air... transportons-le au dehors!

— Un médecin! disaient d'autres voix; y a-t-il un médecin ici?

L'émotion fut grande aussitôt.

— Qu'est-ce que c'est? se demanda-t-on de toutes parts.

Interrogé, un des employés répondit:

— C'est le souffleur du théâtre qui vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie.

— Le souffleur!

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, dit quelqu'un; la chaleur de la saison, l'étroit espace où ce pauvre diable était enfermé....

Le général Lafosse et sa femme descendaient en ce moment; ils s'arrêtèrent pour s'informer à leur tour.

Louise tressaillit et sentit s'éveiller en elle un pressentiment.

Elle s'avança du côté du vestibule où l'on avait déposé le malheureux souffleur.

— Venez, chère amie, dit Lafosse, ce n'est pas un tableau fait pour une femme.

— N'approchez pas, madame! ajouta un des médecins accourus.

Puis, devinant une question dans son regard anxieux:

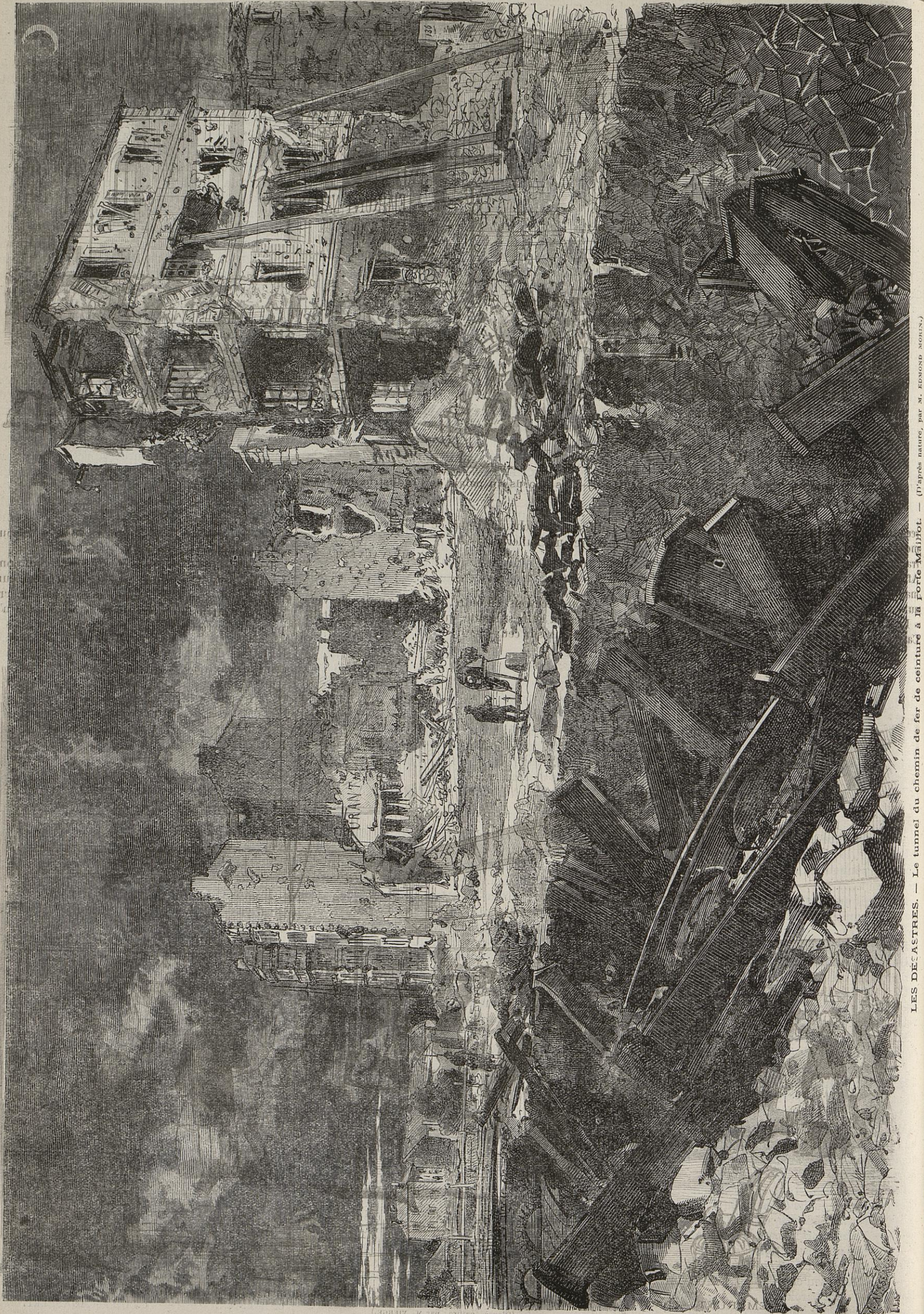
— Cet homme vient d'expirer.

— Pauvre Chanvallon! fit un machiniste.

Lafosse n'eut que le temps d'entraîner sa femme, qui se sentait défaillir.

— Chanvallon! murmura-t-il; j'ai déjà entendu ce nom-là... CHARLES MONSELET.





LES DÉCASTRES. — Le tunnel du chemin de fer de ceinture à la Porte Maillot. — (D'après nature, par M. EDMOND MORIN.)

LES DÉCASTRES. — Le tunnel du chemin de fer de ceinture à la Porte Maillot. — (D'après nature, par M. EDMOND MORIN.)





L'EMPRUNT DES DEUX MILLIARDS. — Les abords du palais de l'Industrie dans la matinée du 26 juin, veille de l'emprunt.

reconnue, on formait des catégories dont un jugement définitif aura à fixer le sort. Il y aura des transportations dans la Nouvelle-Calédonie, en Afrique, des emprisonnements dans les forteresses maritimes. Comme il y a eu tous les crimes, il y aura toutes les peines.

Le camp de Satory aura été l'antichambre de Cayenne et de Lambessa comme il fut, lors du coup

d'Etat, l'antichambre qui, de l'Élysée, devait conduire aux Tuileries.

MAXIME VAUVERT.

Nous recevons, en outre, d'un prisonnier de Versailles, la lettre suivante, qui donne quelques détails nouveaux sur ceux-là :

Monsieur,

Je vous adresse un croquis de risu dont vous pourrez probablement tirer parti.

Par une fatale erreur, je me suis trouvé au nombre des prisonniers qui ont à répondre de leurs faits et gestes pendant la Commune et de leurs crimes pendant les derniers jours de la lutte; je n'ai pu me faire réclamer qu'après vingt et un jours de

LES DECASTRES. — Le tunnel du chemin de fer de ceinture à la Porte Maillot. — (D'après nature, par M. EDMOND MOREAU.)



L'EMPRUNT. — Intérieur du palais de l'Industrie. — Les bureaux de souscription dans la journée du 27 juin.

(D'après nature, par M. VIERGE.)



captivité, j'ai donc eu le loisir d'étudier de près les égarés et les coupables, après avoir vu mettre en liberté bon nombre d'innocents comme moi, mais ayant des amis mieux avisés, j'ai pu leur en parler.

Parti de Paris à pied avec un groupe nombreux d'insurgés, sous une pluie affreuse, nous arrivâmes à Versailles exténués de fatigue. De Versailles, on nous conduisit à Satory, dont l'arsenal devint bientôt insuffisant, et enfin de Satory à l'Orangerie de Versailles, où nous avions moins à souffrir des intempéries du temps.

L'Orangerie est divisée en plusieurs campements, selon le degré de culpabilité des détenus. La Grande-salle est plutôt la salle d'examen. On l'appelle la salle des *Compromis*.

Dans un lieu dit *Infirmerie* sont les prisonniers dits *intéressants*, c'est-à-dire ceux dont il est nécessaire de s'occuper.

Enfin l'aile droite de l'Orangerie est le *côté à surveiller*. C'est là que sont les *danseurs*. La voûte en est sombre et n'a pas de soupiraux; une seule issue, donnant sur le jardin, est barricadée par des caisses d'oranger en guise de porte. Un soldat de la ligne et un gendarme veillent jour et nuit, armant leurs fusils au premier bruit, car la consigne est des plus sévères.

Malheureusement, les innocents et les coupables, qu'on ne saurait distinguer d'abord, se trouvent ensemble. Certains chefs de la Commune se trouvent là. On m'a montré le nommé Jaclart qui y a fait un court séjour.

J'ai remarqué trois prétendus colonels polonais, un juge d'instruction (de la Commune), bon nombre d'officiers fédérés, qui nous ont quittés pour Satory, où ils attendent leur jugement. A mesure qu'un innocent est réclamé à l'infirmerie, de là aux Grandes Ecuries, où il subit l'interrogatoire qui décide de son sort. Comme la plupart se disent innocents il est nécessaire d'avoir pour répondant un homme en qui on puisse avoir toute confiance à Versailles, car il s'engage sur l'honneur à remettre son protégé à l'autorité si sa culpabilité était démontrée plus tard.

Rien de plus juste.

Je ne vous parlerai pas du régime qui ne peut pas être bien doux. La paille pour lit et à peu près la nourriture du soldat; le siège a habitué les Parisiens aux privations.

La souffrance morale de l'interné innocent est inimaginable. Il y a cependant un adoucissement, c'est la visite de M. Aubry, capitaine d'état-major, un homme doux, distingué, écoutant avec bonté toutes les réclamations, y faisant droit le plus possible, remontant le moral des égarés et mettant du baume dans le cœur de ceux qui comme moi ont été l'objet d'une méprise, enfin facilitant pour ceux-là les démarches de la mise en liberté.

Veillez agréer...

## THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Verre d'eau*. — VAUDEVILLE : *Les Petits oiseaux* — GYMNASÉ : *Séraphine*. — VARIÉTÉS : *Le Royaume des Femmes*. — PALAIS ROYAL : *Gavaut, Minard et Cie*. — AMBIGU : *Le Veilleur de nuit*. — CLUNY : Représentations de Frédéric-Lemaître.

Voilà presque tous les théâtres rouverts, sauf les théâtres lyriques. Ils ne donnent pas encore de pièces nouvelles, ils vivent sur leur ancien répertoire. C'est ainsi que la Comédie-Française reprend *le Verre d'eau* après avoir repris *l'Aventurière*. *Le Verre d'eau* ou *Les Effets et les causes* est une pièce un peu longue et d'un intérêt laborieux; mais comme cela est habilement fait! comme cela est ingénieusement ouragé! Le théâtre de Scribe a résisté à tout, au temps, à la critique, à la mode. Pendant le siège et pendant la Commune, les meilleures soirées de la Comédie-Française ont été faites de *Valérie* et d'*Oscar* ou *le Mari qui trompe sa femme*; Scribe a partagé avec Molière l'insigne honneur de soutenir la Comédie-Française durant cette double crise. Scribe a été indispensable même après sa mort. Cela doit prouver quelque chose.

Cela prouve, en effet, que Scribe est, sinon un des rois, du moins un des maîtres de la scène, qu'il sait y commander, s'y mouvoir, s'y fortifier. Devons-nous en avoir un chagrin bien profond? Faut-il crier à l'abaissement de l'art? Je crois que cela est inutile et que cela pourrait être ridicule. L'auteur du *Verre d'eau*, sachons en prendre définitivement notre parti, — sait cet art (qui est mort avec lui, espérons-le) d'intéresser aux dépens de la langue. On excuse cet art chez Sedaine, on ne veut pas l'excuser chez Scribe. Un de ses derniers ennemis, et un des plus implacables, a été ce spirituel et terrible Alexandre Dumas fils qui, dans une de ses préfaces célèbres, lui a envoyé une bordée de sarcasmes à ébranler la rue Scribe dans toute sa longueur: « Joueur de gobelets! prestidigitateur! improvisateur! Shakspeare des ombres chinoises! tels sont les moindres qualificatifs dont il le crible. »

Au fond, cette attaque n'aurait qu'une portée moyenne, si M. Alexandre Dumas n'imaginait d'opposer le spectre d'Alfred de Musset au spectre d' Eugène Scribe, et de nous engager à faire une expérience: « Sur les quatre cents pièces, — dit-il, — que celui-ci a écrites, seul ou en collaboration, laissez tomber *Il ne faut jurer de rien*, ou *le Caprice*, ou *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, c'est-à-dire un petit proverbe du poète le plus naïf, le moins expert dans le métier, et vous verrez tout le théâtre Scribe se dissoudre et se volatiliser, comme le mercure à une chaleur de trois cent cinquante degrés; parce que Scribe travaillait pour le public sans y mettre rien de son âme ni de son cœur, tandis que Musset écrivait avec son cœur et son âme pour l'âme et pour le cœur de l'humanité, et que la sincérité donnait à celui-ci, sans même qu'il s'en doutât, toutes les ressources de métier qui faisaient le seul mérite de l'autre. »

La comparaison est mal choisie; elle sonne faux; elle jette dans la balance de la critique précisément trois pièces, dont deux au moins, *le Caprice* et *la Porte*, sont assurément discutables. M. Alexandre Dumas fils, qui croit, avec raison, ne pas être un esprit banal, aurait pu céder moins légèrement à cet engouement général pour Alfred de Musset, qui est un des « signes » de notre époque, et où il y a beaucoup à reprendre. Il demeure mille fois entendu que sous le rapport de la grâce, de la poésie, du style, de la haute race littéraire en un mot, l'auteur d'*Oscar* n'a rien à démêler avec l'auteur d'*André del Sarto*, et voilà pourquoi je ne voudrais pas de ce rapprochement.

Mais du moment que M. Alexandre Dumas fils, le grand préfacier (car il est presque l'inventeur d'un art nouveau), impose ce rapprochement, nous voilà obligés de lui rappeler, à lui qui doit savoir l'histoire dramatique sur le bout de ses doigts, que ce pauvre Scribe s'est plusieurs fois montré supérieur à Musset comme invention et comme sentiment. Et j'aligne tranquillement au bout de ma plume, à l'appui de mon dire, qui pourra paraître monstrueux à quelques fanatiques: *Philippe, Estelle* ou *le Père et la Fille, la Pensionnaire mariée, Geneviève* ou *la Jalousie paternelle*, — cette dernière pièce principalement, arrachée aux fibres les plus intimes des entrailles humaines.

Il est des questions qui sembleraient devoir être épuisées depuis longtemps. La question Scribe est de ce nombre. Tout le monde s'entend aujourd'hui à demi mot sur la valeur du plus fécond des auteurs dramatiques du dix-neuvième siècle. On en connaît les côtés faibles. Raison de plus pour ne pas être injuste envers lui.

*Le Verre d'eau* a produit son effet accoutumé sur le public. Leroux tient brillamment le rôle de Bolingbroke; et M<sup>lle</sup> Croisette, une comédienne de l'avenir, est déjà fort bien placée dans la reine Anne.

Le Vaudeville a rouvert par *les Petits oiseaux*, avec Parade et Delannoy. Les deux excellents artistes semblaient chercher du regard à côté d'eux leur camarade Félix, mort l'hiver dernier. Pauvre et bon Félix! Avez-vous lu son testament publié dans quelques journaux? Cela est tout à fait simple et attendrissant. Il n'oublie personne dans ses legs, pas même les ouvriers machinistes de son théâtre. Puis, il termine de la sorte, en s'adressant à Delannoy, son légataire universel: « Je te lègue aussi, ami, le soin de mon dernier voyage, ni trop pauvre, ni trop ri-

che. Une caisse en plomb contiendra ma dépouille, après que tu l'auras fait embaumer. Tu feras construire une petite maisonnette aux lieux et place où se trouve notre dernière demeure au cimetière Montmartre; mon marbrier s'en chargera. »

*Séraphine*, une des pièces les plus scabreuses de Victorien Sardou, vient de reparaitre au Gymnase pour la rentrée de M<sup>me</sup> Pasca. On sait que toutes les pièces de Sardou ont leur histoire; celle de *Séraphine* se trouve dans un volume récent, intitulé: *la Censure dramatique pendant les cinq dernières années*, par M. Victor Hallays-Dabot. Membre de la commission d'examen pendant ces années-là, l'auteur est mieux situé que personne pour nous renseigner, et il s'acquitte de cette tâche avec une délicatesse et un tact dont il faut lui savoir gré.

« La pièce de M. Sardou, dit-il, *Séraphine*, s'appelait d'abord *la Dévote*. A peine annoncée, elle mit l'agitation dans un certain monde. On se demandait jusqu'où l'écrivain pousserait la satire du caractère qu'il entreprenait de peindre. Il y avait, en effet, dans cette donnée, ainsi que dans celle de *Tartuffe*, deux sujets se côtoyant, et que tout l'art le plus fin arrive avec peine à ne pas engager l'un dans l'autre par une confusion facile: la religion et la religiosité, la sincérité et le mensonge, la foi et l'hypocrisie, le culte et le commerce du culte. Mais la pièce dépassait le but. Le titre: *la Dévote*, impliquait une peinture générale. Or cette peinture absolue de la dévotion avait-elle été le vrai but de l'auteur? Il est difficile de le penser. Ce qu'il avait merveilleusement photographié, c'était un tableau plus restreint, le tableau d'un coin de Paris, de sa population, de ses habitudes: de l'ancienne rue Cassette, avec ses vieilles demeures monacales, son personnel aux allures discrètes, trotinant menu à travers la piété et en faisant toute sa vie; du quartier Saint-Sulpice, ce vaste bazar de statuettes, d'images, d'orfèvrerie et de costumes; c'était ce monde de la dévotion extérieure, ce centre du catholicisme parisien, cette petite ville ecclésiastique au milieu de la grande cité, que l'auteur nous avait paru vouloir peindre. »

« L'examen de la pièce passa par des phases nombreuses. Autorisée, suspendue ensuite, rendue enfin, *la Dévote* dut subir d'assez graves modifications. Le titre généralisateur disparut; le drame s'appela *Séraphine*. L'auteur accomplit cette série de sacrifices pénibles; il aurait pu aller plus loin dans cette voie. Le lendemain de la première représentation, il dut, sous la pression d'une partie du public, faire de nouvelles et plus larges coupures. Elles ne suffirent point encore à calmer toutes les susceptibilités, sincères ou fausses; les protestations, si diverses qu'elles fussent les causes, se renouvelèrent souvent pendant les cours des représentations. »

Aujourd'hui *Séraphine* paraît avoir triomphé des scrupules de l'esprit public. La reprise en a eu lieu fort tranquillement. On a applaudi M<sup>me</sup> Pasca, dont le ton s'élève bien au-dessus de celui des comédiennes ordinaires, et qui arrive à faire illusion sous la robe sévère et riche de dame patronnesse. MM. Pujol, Pradeau, Nertann et Landrol sont intelligents et soigneux comme toujours.

Je compte revenir un jour ou l'autre sur le livre de M. Hallays-Dabot, livre très-curieux et qui résume tout un côté peu connu de l'histoire dramatique.

Passons rapidement sur *le Royaume des Femmes*, la pièce à attraction des Variétés, une vieilleries entre toutes les vieilleries, qui a le tort de ramener les exhibitions immodestes et les confusions de sexes. Rires malsains! curiosités équivoques! Je croyais pourtant qu'il était convenu qu'on devait en finir avec ces grossières spéculations sur les sens.

Au moins, *Gavaut, Minard et Compagnie*, du Palais Royal, se sauve par une gaieté franche; et puis les acteurs sont habillés!

On retrouve à l'Ambigu un drame de M. Édouard Bauby, *le Veilleur de nuit*, joué primitivement aux Menus-Plaisirs. Il y a des qualités dans *le Veilleur de nuit* et l'indice d'une véritable vocation dramatique.

Jusqu'à Frédéric-Lemaître qui revient donner des représentations au théâtre Cluny, et qui, fardé, grimé, mais encore plein de flamme, se démène avec des gestes de grand d'Espagne réduit à vendre de la pommade pour les rasoirs! Il étouffe plus qu'il ne



subjugue, et avant-hier, j'ai entendu un spectateur murmurer à l'oreille d'un de ses voisins : « C'est le vieux jeu ! »

Dans un petit café, deux personnes entrèrent un jour ; l'une d'elles appela le garçon : « Apportez-nous un piquet. » Le garçon revint avec des cartes qui avaient déjà servi. L'autre personne repoussa les cartes, en disant : « Donnez-nous-en un neuf, celui-là est le vieux jeu ! »

Depuis ce temps, on désigne sous le nom de *vieux jeu* tout ce qui est défraîchi, passé de mode, rebuté. — Mot cruel ! chose plus cruelle, et qu'on rencontre à chaque pas !

Exemples : Il est encore, paraît-il, des jeunes gens possédés de toutes les croyances amoureuses ; on me l'a affirmé. Tel d'entre eux, fidèle à l'inspiration romantique, continue à faire sentinelle sous les fenêtres d'une Andalouse du mont Bréda...

Pour voir le coin de sa prunelle, Quand son rideau, etc.

Tel autre s'obstine dans l'envoi du bouquet traditionnel, qui est, pour l'ordinaire, un sélam auquel on ne comprend rien. Celui-ci ne veut point renoncer à la chère coutume de déposer chez le concierge de son idole des stances brûlantes et des madrigaux fripons, alternativement. Celui-là se concentre dans une silencieuse adoration, fille du respect et proche parente du motif honnête. Ils vont ainsi, ces dignes, ces charmants jeunes hommes, jusqu'au jour où l'Andalouse, impatientée, leur dit, en leur jetant au nez sa cigarette : « C'est le vieux jeu, mon petit ! »

En affaires pareillement, la faconde de Gaudissart et les expédients de Mercadet : vieux jeu ! En gastronomie, le fricandeau à l'oseille : vieux jeu ! En politique, l'horizon qui se rembrunit : vieux jeu ! En peinture, les tableaux terminés : vieux jeu ! En musique, les airs trop faciles : vieux jeu ! En architecture, le palais de la Bourse : vieux jeu !

L'habit bleu à boutons d'or, les larmes des avocats, les créanciers jetés par la fenêtre, la trique des maris, la cravache des amants, le grand rabais des boutiquiers, le sabre traîné pour intimider le pékin, la beauté des dames de comptoir : vieux jeu ! — comme dirait un faiseur juré de tirades.

Le vieux jeu ! Il est partout ; il apparaît au détour de toutes choses. Il rappelle ces chansons de nos pères, où reviennent invariablement le couplet de l'argent, le couplet de la galanterie, le couplet de la bravoure.

Il y a un dernier couplet à la chanson du vieux jeu ; c'est le couplet de la littérature, hélas !

S'il est une heure terrible pour l'écrivain, pour l'homme d'imagination, c'est celle où il a franchi cet âge (ne le déterminons pas !) où la sagesse lui ordonne de se reposer, tandis que la nécessité lui commande de marcher toujours. C'est l'heure où, blanchi, il persiste à rester dans la mêlée, coudoyé, heurté par tout le monde, reconnu de quelques-uns à peine. C'est l'heure où, montant l'escalier des journaux, poussant la porte des revues, livrant sa carte aux commis des libraires, il assiège, il implore, il dit qu'il repassera et qu'il a le temps. — mot qu'on ne prononce pas même à vingt-cinq ans. — Lamentable période ! En vain soutient-il qu'il n'a jamais eu plus de verve qu'à présent ; en vain invoque-t-il le témoignage de ses métaphores adoptées par ses successeurs, de ses tournures de phrases tombées dans le domaine public ; le libraire ou le rédacteur du journal, qui attend la visite d'un glorieux académicien de trente-cinq ans, — après avoir jeté un coup d'œil sur son manuscrit aux grosses lettres tremblées, laisse tomber l'implacable réponse : « C'est le vieux jeu ! »

CHARLES MONSELET.

SOUSCRIPTION

A L'EMPRUNT DE DEUX MILLIARDS La souscription publique à l'emprunt national de deux milliards a été ouverte mardi matin, 26 juin. Toutes les caisses de l'Etat, toutes celles de crédits

divers, à tous les endroits désignés pour recevoir les souscriptions étaient assiégés de bonne heure.

Une succursale du ministère des Finances avait été établie dans le grand palais de l'Industrie aux Champs-Élysées. Des guichets étaient disposés dans le transept du rez-de-chaussée dont on avait diminué la hauteur de plafond au moyen d'immenses toiles tendues au-dessus des bureaux.

Dès la première heure la longue galerie était envahie par les souscripteurs impatients, (dont la plupart, hommes, femmes, enfants même avaient stationné toute la nuit devant le palais, se faisant un lit improvisé des chaises de l'usine Tronchon. Pour tromper les ennuis d'une si longue attente, les plus prudents avaient pris le soin, les femmes surtout, d'apporter dans de vastes paniers de larges provisions de bouche.

La queue était telle encore à trois heures de l'après-midi que les derniers arrivants n'ont pu parvenir aux guichets que vingt-quatre heures après.

Il n'y aura pas de l'emprunt pour toutes les heures, car dans la première journée, on assurait que l'importance des souscriptions dépassait déjà plus de trois millions cinq cents millions et que les capitaux français contribuaient à ce chiffre énorme pour une somme supérieure à la totalité de l'emprunt.

C'est là une belle victoire pour M. Pouyer-Quertier, et M. Thiers avait bien raison de dire, dans la séance du 20 juin : « Lorsqu'il n'y a que du labeur à demander à une nation laborieuse, aussi courageuse que la nôtre, et qui n'aura seulement qu'à diminuer ses aïeances, on peut, il est vrai, ne pas se consoler des grandes fautes commises, mais on peut bénir la Providence de ne pas nous avoir plus maltraités. »

LA POSTE PENDANT LE SIÈGE

PÉRIPIÉTIES D'UN AÉRONaute PHOTOGRAPHE

Nous avons traité en son temps, d'une façon très-complète, la question des ballons et des services rendus par les messagers ailés qu'ils nous ont renvoyés avec les nouvelles si attendues de la chère France, dont nous étions séparés. Si aucun d'eux ne nous a rapporté « le rameau d'olivier couvert de feuilles nouvelles », symbole de paix annonçant que le déluge de barbares avait disparu du sol de la patrie, ce n'est pas la faute des pauvres pigeons. Au moins ont-ils adouci bien des misères et calmé bien des inquiétudes, en nous montrant sous leurs plumes protectrices les noms chers de nos absents.

Mais si la nature dans les merveilleux instincts qu'elle a donnés aux animaux nous a servis, il faut aussi rendre justice au courage et à la science des hommes qui nous ont aidés à supporter nos maux plus patiemment. La photographie, par exemple, est devenue un art philanthropique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en permettant la multiplication infinie des dépêches et par conséquent des consolations à apporter aux Parisiens.

Nous extrayons d'un rapport très-intéressant de M. Dagron, photographe chargé de ce soin par le gouvernement de la Défense, la partie pittoresque de son voyage pour accomplir son œuvre. Ce sera lui rendre justice dans ces colonnes où par erreur le mérite en a été attribué à un autre.

« Le ballon *le Niepce* et le ballon *le Daguerre* partirent de Paris le 12 novembre 1870, à neuf heures du matin, par l'ordre de M. Rampont, directeur des Postes.

Le but était d'organiser en province le service des correspondances par pigeons, et M. Dagron était chargé de ce soin.

Il emportait donc une grande quantité d'appareils photographiques.

M. Dagron montait *le Niepce* avec M. Poisot, son gendre, M. Gnocchi, son préparateur et M. Fernique, ingénieur. Le marin Pagano était l'aéronaute.

Au départ des deux ballons, le vent portait en plein est. Nous partîmes néanmoins, accompagnés

des vifs témoignages de sympathie d'un grand nombre de personnes venues pour assister à notre départ, la réussite de cette expédition postale devant apaiser tant de justes inquiétudes dans Paris.

Arrivé au-dessus des lignes prussiennes, *le Niepce* fut, ainsi que son compagnon de route, *le Daguerre*, accueilli par une vive fusillade. A une hauteur de huit cents mètres, les balles sifflaient autour de nous. *Le Daguerre* fut atteint, et nous le vîmes le cœur serré, descendre vertigineusement et tomber sur le mur d'une ferme à quelques lieues de Paris ; nous savons maintenant que c'était près de Ferrières.

Un fait, dont les conséquences eussent pu être terribles pour nous, et qui dut être la cause de la perte de *le Daguerre*, c'est que les sacs de lest étaient faits en toile de coton avariée, d'une force insuffisante. Le spectacle de *le Daguerre* percé de balles, et capturé par des cavaliers ennemis que nous vîmes accourir, nous fit sentir la nécessité de hâter notre ascension pour échapper au même sort ; mais les sacs de lest se rompaient. Il fallut, pendant tout le temps du voyage, ramasser le sable dans une assiette et le jeter ainsi par petites fractions hors de la nacelle.

Vers une heure et demie de l'après-midi, nous étions parvenus à une hauteur de quinze cents mètres. Il nous restait à peine la valeur de deux sacs de lest, et, dans l'ignorance où nous étions de la présence ou de l'absence des Prussiens, il fut décidé que la descente se ferait très-rapidement pour ne pas leur laisser le temps d'arriver. La descente se fit donc à raison de dix mètres par seconde environ. Grâce au lest que nous avions ménagé et aux deux guides-ropes dont nous nous étions munis, l'atterrissage, malgré un vent violent, se fit sans de graves accidents ; mais le ballon se coucha et parcourut environ deux kilomètres avec une vitesse considérable, entraînant avec lui la nacelle et nous tous cramponnés dans les cordages. Le pays ne présentait ni buissons ni arbustes que pussent accrocher l'ancre et les guides-ropes ; aussi le ballon ne s'arrêta-t-il que quand filets et tissus furent tellement en lambeaux que le vent n'eut plus sur eux aucune prise. Les cordages, en se croisant, serrèrent le cou de M. Fernique, qui se dégagea par un effort désespéré ; même chose arriva à M. Gnocchi, qui ne fut débarrassé que par un mouvement de rotation que subit la nacelle. Ce fut M. Poisot qui put sortir le premier de la nacelle et nous venir en aide. Tant qu'à moi, une lourde caisse suspendue à hauteur de tête allait m'atteindre, lorsque, voyant le danger, je la repoussai d'une main ; le contre-coup me fit tomber à la renverse, les pieds en l'air, presque sans connaissance ; ce fut mon gendre qui me tira de cette position critique.

Des paysans qui étaient accourus nous donnèrent leurs blouses et leurs casquettes, et mirent à notre disposition deux voitures sur lesquelles fut placé en toute hâte tout le matériel que j'emportais. A peine les voitures étaient-elles chargées, que les Prussiens arrivaient et s'emparaient de l'une d'elles. Le ballon fut également capturé, et c'est à sa prise, qui occupait le plus l'ennemi, que nous devons d'avoir pu nous échapper de ses mains, en sauvant heureusement avec nous la seconde voiture.

Les hasards de la fuite nous conduisirent à Vessigneul.

Le maire de Vessigneul consentit à nous cacher dans le grenier de sa maison. J'avais, en arrivant, mis dans la poche de M<sup>me</sup> Songy, pour les sauver, les papiers et lettres qui m'avaient été confiés. Les bagages furent vivement placés sous la paille d'une grange. Une caisse seule restait à y cacher, quand les Prussiens arrivant la prirent et l'emportèrent.

Profitant de leur départ et prévoyant leur retour en plus grand nombre, M. Songy, sans perdre de temps, nous fit monter dans sa voiture et nous conduisit lui-même à Fontaine-sur-Coolé, chez M. le curé Cachier. Ce dernier, qui avait eu la veille à loger deux officiers prussiens, et qui d'un instant à l'autre devait en recevoir d'autres, sachant aussi l'ennemi à notre poursuite, se hâta de nous faire partir par le derrière de sa maison et du pays, afin d'éviter la rencontre des Prussiens et l'indiscrétion des habitants.

(A suivre.)



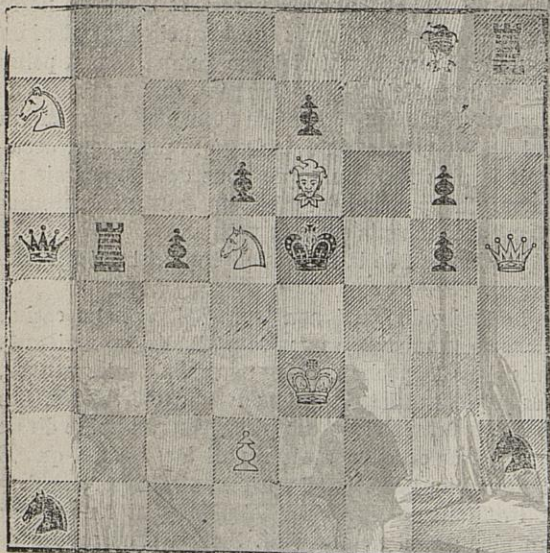


L'EMPRUNT. — La nuit précédant l'ouverture du guichet à la mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement. — Les gardeurs de places.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 373

COMPOSÉ PAR M. LOYD



Les blancs font mat en quatre coups

Solution du problème n° 371.

- |                           |                       |
|---------------------------|-----------------------|
| 1. C 6 CD                 | 1. T pr. C (meilleur) |
| 2. D 8 TD                 | 2. D pr. D (meilleur) |
| 3. F 4 D, échec           | 3. R pr. T            |
| 4. C pr. P, échec et mat. |                       |

P. JOURNOUD.

LIBRAIRIE E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, PLACE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS, A PARIS.

- Le Pilon des Communeux**, biographie des membres de la Commune, leurs antécédents, leur caractère, leurs mœurs, révélations, par HENRY MOREL, un volume in-18 jésus. — Prix franco..... 3 fr.
- La Magistrature française et le Pouvoir ministériel**, par OSCAR DE VALLÉE, un vol. in-8. — Prix franco..... 2 »
- L'Armée nouvelle**, par MAXIME LAHAUSOIS, 3<sup>e</sup> édit. revue et augmentée. 1 vol. in-18 jésus. — Prix franco..... 3 »
- La France nouvelle**, par X..., broch. in-8. — Prix franco..... 1 »
- Paris brûlé**, les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, le ministère des Finances, les palais du quai d'Orsay, l'incendie, par FRÉDÉRIC FORT, un vol. in-18 jésus. — Prix franco..... 2 »
- La Question des Indemnités dues pour le bombardement, pillage, incendie**, par UN JURISCONSULTE, une brochure in-8. — Prix franco..... 1 »
- La Monarchie démocratique**, par X..., broch. in-8. — Prix franco..... 1 »

Adresser le montant en timbres ou mandats-poste à M. E. LACHAUD, éditeur, place du Théâtre-Français, 4, à Paris, et on reçoit par retour du courrier.

En vente à la librairie LACHAUD, éditeur  
4, place du Théâtre-Français, Paris.

DISCOURS DE M. GAMBETTA. Prix franco... 60 c.

**SURDITÉ, BRUITS** DANS LES OREILLES  
6,800 malades depuis 15 ans: D<sup>r</sup> GUERIN, Rue du Dauphin,  
16, en face St-Roch, 1<sup>er</sup> à 3<sup>e</sup>. Traite par corresp. Guide 2 fr.

A. COLIN, éditeur, 16, rue de Condé, Paris.

Un récit complet de la guerre franco-prussienne vient de paraître sous le titre expressif de **LA GUERRE DE SEPT MOIS** par M. M.-T. DE SAINT-GERMAIN. Nous reproduisons la table des chapitres pour donner une idée de l'heureuse division de l'ouvrage: Déclaration de guerre, hostilités, armée du Rhin, déchéance de l'empire, siège de Metz, résistance de la province, siège de Paris, négociations, épilogue, traité de paix. — Un beau volume in-12° de 340 pages, prix. . . . . 2 fr 50 c.  
Envoi franco contre timbres ou mandats-poste.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Il faudra bien du temps à Paris pour recouvrer son ancienne beauté.